

4 La famille inaperçue β

La famille β a jusqu'à présent été ignorée par les éditeurs des *PN*, faute d'être parvenus à un poser un diagnostic suffisamment lucide sur l'origine des leçons du manuscrit *Vat. 1339 P* et faute d'avoir étudié l'ensemble des manuscrits disponibles. Son existence a toutefois été postulée dans le cas de la transmission du traité *Mot. An.* par Nussbaum (1976), qui postule une contamination de ce manuscrit **P** par une source qu'elle considère être « extra-archétypale » (il vaudrait sans doute mieux dire « extra-stemma-tique ») parce que **P** est dans quelques rares cas le seul témoin à avoir préservé le texte correct contre les autres. De Leemans (2011a), éditant le texte de la *translatio nova* du traité *Mot. An.* et cherchant à reconstituer les exemplaires grecs employés par Guillaume de Moerbeke, a ensuite remarqué que l'un d'entre eux présentait des affinités avec un groupe de manuscrits grecs négligés qui paraissaient indépendants du reste de la tradition et qui n'étaient pas sans lien avec les mystérieuses leçons dans le manuscrit **P**. Primavesi (2020) a confirmé, sur la base d'une étude intégrale de la transmission du traité, les résultats préliminaires de De Leemans : il existe bien un petit groupe de manuscrits ignorés des éditeurs précédents qui témoignent d'une recension du texte du traité indépendante de celle représentée par virtuellement tous les manuscrits employés jusqu'alors, laquelle est bien à la source d'une partie du texte de **P** et de certaines particularités de la traduction de Guillaume. Il a montré tout le parti que l'on pouvait tirer de l'existence cette famille pour améliorer le texte *Mot. An.* dans une nouvelle édition.

Au vu de la continuité historique entre la transmission des *PN* et celle du traité *Mot. An.*, on ne sera pas surpris de constater que cette « nouvelle » famille β se retrouve au sein de la tradition des *PN*, même si ce n'est pas toujours à travers les mêmes manuscrits. De fait, le texte de β ne compte pour les *PN* en leur intégralité qu'un seul témoin direct non contaminé, désigné par le sigle **B^e**, qui est également son principal représentant concernant *Mot. An.* : il s'agit de la première partie du *codex Berol Phill. gr. 1507*, transcrise vers le milieu du XV^e siècle et jointe peu après à un autre volume, désigné par le sigle **B^p**. À **B^e** s'ajoutent deux nouveaux témoins dans le cas de *PN2*, les manuscrits *Erlangens*. A 4 (**E^f**), qui ne transmet pas *PN1* mais appartient aussi à β pour *Mot. An.*, et *Paris. 2027 (P^f)*, lequel contient bien *PN1*, mais avec un texte qui a été transcrit directement depuis le vénérable manuscrit **E**. Ces deux manuscrits remontent ensemble à un même descendant de β indépendant de **B^e** et de moindre valeur, car il est contaminé par γ et enrichi d'annotations souvent issues du commentaire de Michel d'Éphèse. Quant au désormais fameux manuscrit **P** (*Vat. gr. 1339*), dont le statut exact a souvent déconcerté les éditeurs, il s'avère qu'il combine de manière extrêmement singulière des leçons issues de β et des leçons issues d'une source beaucoup moins intéressante apparentée au *deperditus μ*, que l'on peut reconstruire au moyen d'autres manuscrits tardifs. Enfin, même si l'on ne peut que regretter l'absence d'édition critique définitive, la traduction latine de Guillaume de Moerbeke (*translatio nova*), réalisée au

cours de la seconde moitié du XIII^e siècle à partir de la *vetus*, porte la trace du recours à un manuscrit appartenant à cette famille, que je désigne dans la continuité de De Leemans par le sigle Γ2, en ce qui concerne *PN1* seulement. Le recours à ce manuscrit est particulièrement visible dans les dernières révisions apportées par le Dominicain à sa traduction, son procédé permet d'ailleurs de reconstituer le texte grec au fondement de son texte latin avec sûreté. L'emploi de cette traduction comme témoin d'une recension particulière du texte grec n'est néanmoins pas des plus aisés : il n'y a aujourd'hui pas d'édition critique définitive de la traduction de Guillaume, pas plus que de la *vetus* sur laquelle il se fonde, et il semble que comme de coutume Guillaume ait eu recours à plusieurs exemplaires grecs qu'il est bien difficile de désenchevêtrer en l'absence d'une étude qui, à l'instar des travaux de De Leemans pour *Mot. An.*, permette d'établir la chronologie précise des différentes révisions qu'il apporte à son texte.

Le texte transmis par les descendants du *deperditus β* est d'une valeur inestimable, en ce qu'il est préservé d'un bon nombre d'erreurs et, plus encore, de tentatives de correction ayant affecté celui du *deperditus α* qui correspond à l'archétype que s'efforçaient de reconstruire tous les éditeurs jusqu'alors. On peut commencer par évoquer ce fait en se contentant de quelques observations linguistiques. Certaines particularités orthographiques préservées par les témoins de β , que l'on pourrait de primer abord prendre pour d'étranges idiosyncrasies de copistes, remontent en effet à des usages antérieurs. Elles attestent simultanément de l'ancienneté de la recension de β et de la fidélité de B^e , et parfois de P , à l'égard de leur source. Par exemple, le mot σῖτος (« céréale », « pain », « nourriture ») est systématiquement orthographié σείτος dans B^e (456^b33 & 34, 457^b7 ; il faut prêter attention au fait qu'il est à tort souvent corrigé en σιτίον par les éditeurs). On se demande bien pourquoi le copiste aurait buté sur un mot aussi courant, c'est en fait que cette orthographe remonte à une date très ancienne. La confusion de [i] et de [ɛ] est fréquente durant la période romaine, leurs prononciations étant devenues identiques¹. Un fragment du grammairien Philoxène d'Alexandrie (actif au I^{er} siècle de notre ère, à Rome d'après la *Souda*) suggère la mise en place d'une réforme orthographique par laquelle la graphie -ει- est préconisée afin de distinguer la voyelle [i] sous sa forme longue de sa forme courte. Le fragment est le suivant.

Στάγιρα· ἔστι δὲ ὄνομα πόλεως. διὰ τοῦ ι γράφεται κατὰ τὴν παράδοσιν. Φιλόξενος δὲ διὰ τῆς ει διφθόγγου λέγει αὐτὸ γράφεσθαι διὰ τὸ λέγειν τὸ Στάγειρος καὶ τὰ Στάγειρα· καὶ γὰρ ἔθος ἔχουσιν τὰ διὰ τοῦ ειρος ῥηματικὰ οὐδέτερα λέγειν καὶ διὰ τῆς ει διφθόγγου γράφειν, οὗν ὄνω ὄνειρον, μάσσω μάγειρος.

Stagire. C'est le nom d'une ville. Il s'écrit traditionnellement avec un i, mais Philoxène dit de l'écrire avec la diphtongue ei parce que l'on dit Stagire et Stagirite [avec un i long dans les deux cas]. On a en effet l'habitude pour les formes déverbales en -ειρος de ne pas prononcer la diphtongue ei que l'on écrit, par exemple dans le cas de ὄνειρον par rapport au verbe ὄνω, ou de μάγειρος par rapport au verbe μάσσω. (Choiroboscos, *Orthographe*, AO 2, 259, 22 ; fragment 597 chez Théodoridis [1976])

¹ Threatte (1980) I, p. 198.

Cette petite notice indique que la graphie Στάγειρ- pour désigner la localité ayant vu Aristote naître et, une fois la cité refondée, mourir, est issue de cette réforme. C'est d'ailleurs cette graphie que l'on rencontre dans les manuscrits, en dépit du fait que les philologues aient décidé de rétablir, à partir des données épigraphiques de la période classique, la forme en Στάγιο-.² Le *deperditus β* préserve ainsi quant au mot σῖτος une orthographe de la période romaine qui ne s'est pourtant pas imposée dans les pratiques byzantines, mais qui se rencontre extrêmement fréquemment en épigraphie³. On peut montrer que celle-ci remonte au *deperditus β* en s'avisant du fait que **B^e** et **P** transmettent la leçon εὐπλῆγτότερον, plutôt que εὐπληγτότερον (dont le ι est néanmoins long) en *Sens.* 438^a15. On peut presque saisir la correction sur le vif à cet endroit dans **P** : peu familier de l'adjectif, le copiste a d'abord recopié la forme en -ει- avant de la corriger en -τ-, ce qu'il a fait du premier coup pour σῖτος. De même, **B^e** est le seul manuscrit à préserver la graphie εἴσασιν pour ἵσασιν en 453^a3.

Il y a encore d'autres cas semblables où le *deperditus β* préserve des formes anciennes qui ont eu tendance à disparaître du reste de la transmission. Le manuscrit **P**, dans la partie du traité *Sens.* où il s'agit du seul témoin grec du texte de β , préserve plusieurs fois des orthographies de certains mots rares sans assimilation, en ἐνχ- (ἐνχυμὸν 442^b29, ἐνχύμου 443^a1, ἐνχυθείς 446^a9–10), un phénomène qui ne se retrouve autrement que dans le manuscrit **E** (ἐνχύμου 443^a7, συνκατέρχονται 461^b12). Il y a de fortes chances pour qu'il ne s'agisse pas de simples accidents, parce que les fautes de cette espèce ne se rencontrent pas dans le reste de la transmission et que cette assimilation est loin d'être universelle dans les inscriptions attiques des quatrième et cinquième siècles⁴. Le manuscrit **P**, dans cette même section, est aussi le seul témoin à préserver la forme εἴποιεν en 443^b11, plutôt que εἴποι, laquelle est très rare chez Aristote⁵ mais très bien attestée en prose classique, ainsi que la forme εἴπαμεν en 443^b20, que l'on retrouve en *Insomn.* 461^b7 dans le seul manuscrit **B^e** et qui fait tout autant figure de rareté.

La scission entre les deux familles étant antérieure au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au traité *Sens.*, parce qu'Alexandre lit indubitablement un texte issu de la branche **a**, et à l'activité de Stobée, qui compile *Mem.* (vraisemblablement en se fondant sur un résumé antérieur) d'après un texte issu cette fois de la branche **β** , il ne fait aucun doute qu'il s'agit là de deux exemplaires en majuscules distincts, qui ont connu deux translittérations, elles aussi, distinctes. C'est ce que confirme l'examen des fautes car-

2 Voir le résumé succinct de la situation relative à l'orthographe du nom de cette ville dans Primavesi & Rapp (2016), p. 12.

3 Par exemple très probablement au fr. 33 (col. VII, l. 3), de l'inscription de Diogène d'Œnoanda. Il suffit en fait d'ouvrir n'importe quel index du bulletin épigraphique de la *Revue des études grecques* pour trouver pléthore d'exemples, en général d'époque romaine (voir, entre autres, 1974, 486 ; 1977, 510 ; 1979, 546 ; 1987, 85).

4 Threatte (1980) I, p. 620.

5 Trois attestations : *Phys.* VIII.1, 252^a11 ; *EN VI.7*, 1141^a24 ; VIII.6, 1148^b8, avec quelques corruptions en εἴποιεν dans les deux derniers cas.

actéristiques de β : certaines remontent à des fautes de majuscule ou de translittération. Il y a quelques traces qui suggèrent que le *deperditus* β remonte à un exemplaire annoté, étant donné qu'il est difficile d'expliquer certaines intrusions dans son texte (par exemple en 448^b12 et en 450^a6) autrement qu'en supposant que des copistes se sont fourvoyés en introduisant une partie d'une exégèse dans le texte même. Cela étant dit, il n'y a presque aucune trace de ce qui pourrait s'apparenter à des tentatives délibérées de correction, encore moins de manière systématique : le texte de cette famille semble avoir généralement été préservé de tout processus général de révision, ce qui lui confère un intérêt extrême pour l'établissement du texte.

Il vaut également la peine de remarquer également que seul le texte de β , d'après le témoignage de **P** et de la traduction de Guillaume, annonce à la fin du traité *Sens.* une investigation consacrée à la mémoire et au sommeil (449^b3–4 τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν καὶ ἀναμήσεως καὶ ὑπνου), là où l'on ne trouve au sein de α au mieux qu'une annonce d'une étude de la mémoire et de la réminiscence. Or ce rassemblement du traité *Mem.* avec les traités du sommeil se constate également chez Alexandre d'Aphrodise (*In Sens.*, 173.12) et même chez Michel d'Éphèse (*In PN*, 1.15, sans doute parce qu'il s'inspire du précédent), ainsi que dans le catalogue attribué à Ptolémée (item 45 : περὶ μνήμης καὶ ὑπνου). Il y a donc fort à parier que β reflète sur ce point l'organisation des éditions antiques plus fidèlement que α .

Fautes de β

Sens.

436^b17–18 ὅλως ὁ χυμός ἔστι τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς πάθος β (**B^eT2**(*omnino sapor est nutritive partis anime passio* Guil)) : ὅλως ὁ χυμός ἔστι τοῦ θρεπτικοῦ πάθος **EC^cMi** edd. : ὅλως ὁ χυμός ἔστι τοῦ γευστικοῦ μορίου πάθος γ cf. Alex 9.24sq. (interpolation probable de τῆς ψυχῆς)

437^b28 ὄρῶντα ὄρώιη μὲν ἄντια β (**B^eP**) : ὄρῶντα ὄρώμενόν τι **EC^c** λ : ὄρῶντα τὰ ὄρώμενα γ (corruption depuis ὄρῶντα τὰ ὄρώμενα)

437^b28 ἀμοργούς β (**B^e**) : ἀμοργούς α (variantes au long cours, l'archétype est déjà corrompu)

439^a13 τὸ μὲν ἐνεργεία τὸ δὲ δυνάμις β (**B^eP**) : τὸ μὲν ἐνεργείαι τὸ δὲ δυνάμει α Alex¹(41.24–25)

440^b27 ἀλλ' ἄπαν β (**B^eP**) : ἀλλὰ πᾶν α (erreur de séparation)

441^b3–4 βούλεται χυμός εἶναι β (**B^eT2**(*vult sapor esse* Guil)) : βούλεται ἄχυμος εἶναι α Alex¹(67.10)

441^b29–30 τούτων μὲν γὰρ αἴτιον θερμὸν ἢ ψυχρὸν β (**T2**(*horum quidem enim causa calidum et aut frigidum* Guil)) τούτων μὲν γὰρ αἴτιον ἢ θερμὸν καὶ ψυχρὸν α : *horum enim causa secundum quod calidum et frigidum* An

445^b29–30 ὑπάρχει δὲ ἐν συνεχείᾳ καὶ ἐν τούτοις β (**T2**(*in continuitate* Guil)) : ὑπάρχει δὲ συνέχεια ἀεὶ ἐν τούτοις α (faute probable de majuscule)

446^b19 πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τινὰ ἀριθμόν β (**T2**(*finita necesse esse secundum aliquem numerum*)) : πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τὸν ἀριθμόν α

Mem.

450^b6 ἀνευ λόγου χρόνου β (**T2**(*sine ratione temporis* Guil)) : ἀνευ χρόνου α (glose)

450^b15 τὸ ἄτοπον β (**B^eP**) : τὸ ἄπον α (dittographie en majuscules avec confusion de T et Π)

Somn. Vig.

454^b26 εἰ ὄσον β (**B^eP**) : ἔτι ὄσων α

458^a10–11 συνεσέως μὲν ἡ **B^e** : συνετεωσμένη **P** : συνεωσμένη **cett.** (erreur de translittération ou faute de majuscule)

Insom.

458^b7 ἀδυνατεῖ δὲ πάντα καὶ καθεύδοντα ὥρᾶν **β(B^eP)** : ἀδυνατεῖ δὲ πάντα μύοντα καὶ καθεύδοντα ὥρᾶν **α** (homéotéleutes)

461^a5 διὰ τῶν ἐκ τῶν ἔξω **β(B^eP)** : διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω **α**

Long.

465^a20–21 νόσωι **β(B^eE^rP^f)** : καὶ ὑγιείαι καὶ νόσωι **α**

465^b29 ἔστιν **β(B^eE^rP^f)** : ἔχει **α**

465^b31 ἡ **β(B^eE^rP^f)** : εἰ **α**

Juv.

468^a28 τοιοῦτον μόριον **β(B^eE^rP^f)** : τὸ δὲ τοιοῦτον μόριον **α**

468^b8–9 τὰ δ' ἄλλα **β(B^eE^rP^f)** : τὰ δ' ἄλλων **α**

468^b12 μακρὰν **β(B^eE^rP^f)** : μικρὰν **α**

468^b27 ὥστε **β(B^eE^rP^f)** : ώς **α**

Resp.

471^a26–27 τὸ πνεύμονα **β(B^eE^rP^f)μμ²** : τὸ πνεῦμα **α**

471^b18 δεῖ **β(B^eE^rP^f)** : ἔδει **α**

472^a28 οὐ περὶ παντὸς θανάτου τὴν αἵτιαν ὑποληπτέον om. **β(B^eE^rP^f)** (saut de ligne ?)

473^b19 κάπτησι **β(B^eE^rP^f)** : βάπτησι **α** (faute de minuscule)

473^b24 χαλκᾶ **β(B^eE^rP^f)** : χαλκοῦ **α**

474^a4 μὲν om. **β(B^eE^rP^fP)**

VM

479^a17–18 εἴ τις **β(B^e(εἴ της)E^rP^f)** : ἦτις **α**

4.1 La partie ancienne du manuscrit *Berol. Phill. 1507 B^e*

J’emploie le sigle **B^e** pour renvoyer à la première partie (en gros ff. 1–204^v), la plus ancienne, de l’actuel *codex Berol Phill. gr. 1507⁶* qui a été jointe ultérieurement à un autre ensemble codicologique, désigne ici par le sigle **B^p** (en gros ff. 205–353^v), dont le texte est issu d’une tout autre source. La partie **B^e** est entièrement copiée par un copiste du nom de Jean Arnès (Ιωάννης Ἀρνῆς)⁷, tandis que la partie **B^p**, qui transmet un texte de la famille **μ**, est le produit de la collaboration d’une équipe de copistes parmi lesquels on reconnaît les mains de Matthieu Camariotès (qui transcrit la toute fin du traité *Mech.* par lequel se clôt le volume, ff. 350[l. 13]–353^v) et de son assistant, le hiéromoine Gre-

⁶ Une description détaillée du manuscrit de la part de D. Harlfinger est disponible dans Moraux (1976), pp. 40–42. Elle est à compléter par l’étude détaillée qui a récemment été consacrée à ce manuscrit par Isépy & Prapa (2018), qui réfutent l’hypothèse de Harlfinger (énoncée de manière un peu vague : « *mehrere zusammenarbeitende Schreiber* », p. 41) selon laquelle sa composition actuelle serait le produit d’une collaboration entre les copistes des parties respectives.

⁷ Harlfinger (1974), n° 33 ; RGK III, n° 264.

gorios⁸ (ff. 292–309). Camariotès et Gregorios ont également pris part à la confection des principaux autres témoins de la famille **μ** (*Mosqu.* 453 **M^o**, *Vind.* 213 **W^z**). Quatre autres mains se laissent distinguer dans **B^p**, qui n'ont pas été identifiées⁹. Leur collaboration est établie par les fréquents passages de témoin lors de la transcription, le projet a vraisemblablement été piloté par Camariotès, qui achève la partie finale du manuscrit et y consigne la plupart des titres à l'encre rouge. À vrai dire, même cette partie **B^p** ne représente pas une véritable unité codicologique, elle se divise en fait en trois parties distinctes :

- (II) ff. 205–227^v : fin de *PN1* (les trois traités du sommeil), *Mot. An., Lin. et Spir.* (la séquence est un peu étrange, on aurait attendu *PN2* entre *Mot. An.* et *Lin.*), sur trois quaternions, transcrits en alternance par les quatre copistes non identifiés ;
- (III) ff. 228–346^v : *Hist. An.* (livres I–IX) et *Col.*, sur 15 quaternions, transcrits en alternance par trois des copistes précédents et Gregorios ;
- (IV) ff. 347–353^v : *Mech.*, transcrit par l'*Anonymus Ar* dont la main est ainsi la seule à se retrouver dans les trois parties de **B^p**, relayé à la fin du traité par Camariotès sur un quinion dont l'ultime feuillet est perdu sans que le texte en soit affecté.

Entre II et III, la partie inférieure du f. 227^v est laissée vierge, puis un feuillet, lui aussi vierge, a été intercalé. De même, entre III et IV la partie inférieure du f. 346^v est de nouveau laissée vierge, puis un feuillet vierge a été intercalé. L'unification de cet ensemble est par conséquent assez artificielle. Il reste même quelques traces d'une numérotation grecque des cahiers qui débute à la partie III, ce qui prouve qu'elle a un temps été indépendante de ce qui la précède aujourd'hui. Le résultat obtenu ne présente pas une séquence extrêmement cohérente, la position du traité *Hist. An.* ayant quelque chose d'assez incongru.

Plusieurs éléments viennent néanmoins nous assurer du fait que ces trois parties sont issues du même milieu. Il y a d'abord un copiste l'*Anonymus Ar* de Harlfinger (1974) dont la main se retrouve dans les trois parties. En outre, les parties II et III font usage d'un papier présentant le même filigrane ayant une licorne pour motif¹⁰.

⁸ Anciennement connu sous le nom d'*Anonymus KB* chez Harlfinger (1974), n° 42, cf. *supra*.

⁹ Main B = *Anonymus Ar* de Harlfinger (1974), n° 35–36 : ff. 51–58^v, 79–86^v, 213–214(l. 8), 214(l. 10)–217^v, 218(l. 15)–219(l. 12), 219(l. 15)–224^v(l. 3), 224^v(l. 11)–227^v, 228–268(l. 1), 268(l. 21)–278(l. 17), 278^v–282(l. 19), 324^v–343(l. 18), 343^v(l. 19)–350(l. 12) ; main C = *Anonymus* n° 38 de Harlfinger (1974) : ff. 205–211^v ; main D ff. 211^v–212^v, 268(l. 2–21), 278 (à partir de la l. 18), 282(l. 19)–291^v, 309^v–324 ; main E : ff. 214(l. 8–10), 218(l. 1–14), 219(l. 12–15), 224^v(l. 3–11), 343(l. 19)–343^v(l. 19). La main D a été attribuée à tort à Constantin Lascaris par Harlfinger (*in Moraux* [1976], p. 41) – voir sur ce point Martínez Manzano (1998), p. 45 (qui, la première, refuse l'attribution, pour des raisons strictement paléographiques), Speranzi (2015), p. 113 n. 88, et Isépy & Prapa (2018), pp. 24–27.

¹⁰ L'un des copistes a d'ailleurs délibérément laissé le *recto* du f. 320 vierge, non par accident, semble-t-il (le texte est parfaitement continu si l'on saute du f. 319^v au f. 320^v), mais afin de laisser le lecteur admirer ce filigrane parce qu'il est précisément question à cet endroit dans *Hist. An.* (II.1, 499^b19–20)

Un examen superficiel laisserait croire que la première partie **B^e** du *codex* actuel, ff. 1–204^v, serait simplement à rajouter à cet ensemble. Après tout, on y retrouve aussi la main de l'*Anonymous Ar* aux ff. 51–58 et 79–86 dont le papier partage son filigrane, daté de 1455¹¹, avec certains feuillets (ff. 228–235) de la partie *III*. Le fait capital qu'il faut impérativement remarquer, faute de quoi l'on aboutirait à la conclusion défendue un temps par D. Harlfinger qui conférerait à la première partie le même statut qu'aux trois autres, est que ces éléments qui les relient concernent en réalité des ajouts postérieurs, qui n'appartiennent pas à l'état originel de la partie *I*. Celle-ci présente en effet la structure suivante :

- (I.1) ff. 1–50^v : *Part. An.* jusqu'à εἱρηται (IV.10, 687^a4), transcrit par Arnès sur cinq quinions ;
- (I.2) ff. 51–58^v : suite du traité *Part. An.*, de καὶ διότι (IV.10, 687^a4) jusqu'à πλάτος (IV.13, 696^a22 ; en haut du f. 58^v qui est laissé sinon presque intégralement vierge), transcrit par l'*Anonymous Ar* sur un unique quaternion ;
- (I.3) ff. 59–78^v : suite et fin du traité *Part. An.* à partir de τὰ δ' ἐν τοῖς ὑπτίοις (IV.13, 696^a28), *Inc. An., Sens.* jusqu'à στοιχείων (4, 441^b12), transcrits par Arnès sur deux quinions ;
- (I.4) ff. 79–86^v : suite et fin du traité *Sens.* à partir de ἢι μὲν οὖν πῦρ (4, 441^b12), début du traité *Mem.* jusqu'à τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ (1, 450^a14 ; de nouveau, le dernier feillet, f. 86^v, est laissé presque intégralement vierge), transcrit encore une fois par l'*Anonymous Ar* sur un unique quaternion ;
- (I.5) ff. 87–204^v : suite et fin du traité *Mem.* à partir de διὸ καὶ ἐτέροις (1, 450^a15), reste de *PN1* (*Somn. Vig., Insomn., Div. Somn.*), *Mot. An.*, *PN2*, transcrit par Arnès sur douze quinions ;

La partie inférieure du f. 204^v est laissée vierge, deux feuillets vierges ont ensuite été insérés qui séparent les parties *I* et *II*. On notera que la jonction des sections *I.2* à *I.3* n'est pas tout à fait exacte : il manque dans le manuscrit en son état actuel un morceau du traité *Part. An.* IV.13 qui va des mots τὰ δ' ἔχοντα en 696^a23 aux mots διὰ τὸ πλάτος τῶν ἄνω en 696^a28, probablement du fait d'un saut du même au même (de πλάτος en ^a22 à πλάτος en ^a23)¹². Le manuscrit présente autrement un texte continu, c'est-à-dire que les transitions de *I.1* à *I.2*, de *I.3* à *I.4* et de *I.4* à *I.5* suivent le fil du texte.

Un certain nombre d'éléments, dont cette jointure maladroite entre *I.2* et *I.3*, militent en faveur de la conclusion selon laquelle il n'y a pas eu collaboration entre Arnès et l'*Anonymous Ar*, en dépit du fait qu'on désigne ainsi le second depuis les travaux de Harlfinger justement parce que celui-ci part du principe qu'il s'agit d'un collaborateur de Jean Arnès dans son étude de ce manuscrit. Les deux copistes n'utilisent pas le même

d'équidés à une corne. La licorne du filigrane a ainsi été malicieusement employée comme illustration, comme le relèvent Isépy & Prapa (2018), p. 17 n. 68.

¹¹ Monts 43 chez Harlfinger (1980), voir Isépy & Prapa (2018), p. 3 n. 8.

¹² Voir à ce sujet Isépy & Prapa (2018), p. 21 n. 78.

papier, ils emploient des systèmes de cahiers différents, et surtout l'*Anonymus Ar* laisse à chaque fois le dernier feillet de son texte à peine rempli. Or, si les deux copistes s'étaient simplement relayés pour l'accomplissement d'une même tâche, Arnès aurait directement pris la suite de l'Anonyme sur le même feillet, comme cela se produit régulièrement lors des passages de témoin entre les différents copistes des autres parties au sein de B^p. Il faut donc en conclure que l'*Anonymus Ar* est en présence d'un manuscrit déjà confectionné par Arnès, duquel sont tombés deux cahiers (deux quinions), et qu'il restaure ce manuscrit en insérant deux cahiers correspondant aux parties manquantes du texte (deux quaternions, ce que permet le fait que son écriture est bien plus resserrée). Cette conclusion est d'ailleurs pleinement corroborée par l'étude de la transmission de PN1 : le texte transcrit par l'*Anonymus Ar* pour la fin du traité *Sens.* et le début du traité *Mem.* est issu d'une source complètement différente par rapport à celui de Jean Arnès pour le reste de ces traités, il est donc absolument hors de question de supposer qu'ils ont travaillé à tour de rôle à partir d'un même antigraphie.

On ne dispose que de très peu d'éléments au sujet de la biographie et de la production de Jean Arnès, au *ductus* assez sauvage¹³. La majeure partie de la maigre littérature secondaire à son sujet est malheureusement fondée sur l'hypothèse erronée de sa collaboration avec l'entourage de Camariotès lors de la confection du manuscrit de Berlin¹⁴, laquelle repose sur une analyse trop hâtive de sa composition. L'unique souscription connue de sa main, où figure son nom propre, se trouve dans le *Vat. gr. 142* (f. 331, Appien)¹⁵, manuscrit qui s'avère être un apographe du *Laurent. plut. 70.5*¹⁶. Ce dernier a été confectionné au cours du deuxième quart du XIV^e siècle à Constantinople et a été annoté par Nicéphore Grégoras. Avant son arrivée à Florence, il a été employé dans le cercle d'Apostolis en Crète en 1464¹⁷. On peut alors de demander si le *Vat. 142*, qui apparaît dans un inventaire de la bibliothèque vaticane daté de 1475¹⁸, n'aurait pas été confectionné en Crète, mais d'autres éléments invitent plutôt à penser que l'antigraphie est demeuré à Constantinople jusque dans les années 1430 et qu'il pourrait avoir ensuite transité par Mistra avant de rejoindre la Crète¹⁹. Les contours de la production

13 La bibliographie à son sujet a récemment été rassemblée par Speranzi (2015), p. 110 n. 83, qui fournit également quelques fac-similés.

14 C'est par exemple le cas de la notice correspondante du *PLP*, n° 1536.

15 La souscription (ἐτελεύθη τὸ παρὸν βιβλίον διὰ χεὶς [sic] ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ Ἰωάννη τοῦ Αρνή) est signalée par De Meyier (1964), p. 258, après avoir été ignorée des répertoires usuels de l'époque. Le manuscrit est décrit dans le catalogue de Mercati & De Cavalieri (1923), pp. 167–168, où il est daté du XV^e siècle sans plus de précision.

16 Dilts (1971), p. 54. Le manuscrit florentin est soigneusement décrit par Clérigues (2007), qui en reconstitue également l'histoire ultérieure.

17 Le *Laurent. 70.5* a en effet servi de modèle lors de la transcription par Georges Tribizias de la partie correspondante du *Vat. Urb. gr. 117*, manuscrit daté par sa souscription du 27 avril 1464.

18 Devreesse (1965), p. 49.

19 Voir Clérigues (2007), pp. 46–47, qui introduit l'hypothèse d'un séjour à Mistra en raison de la proximité du contenu du *Laurent. 70.5* et de celui du *Marc. gr. 523* confectionné par Bessarion et des colla-

d'Arnès demandent encore à être cernés avec exactitude : outre la partie pertinente du *Berol. Phill. 1507* et le *Vat. 142*, il a été question de lui attribuer deux manuscrits de Lysias aujourd'hui conservés en Espagne, *Matri. 4611* et *Tol. 101–16*, avant que cette piste ne soit abandonnée²⁰. Il reste alors une poignée d'autres manuscrits où sa main a été reconnue, en général à une date récente : un manuscrit de Strabon conservé à Milan (*Ambros. G 93 sup.*)²¹, un manuscrit de Synésios de Cyrène et de Pléthon conservé à Londres (*Lond. Add. 5424*)²², une partie d'un manuscrit de Galien du monastère des Vlatades (*Thessal. Vlat. 14*)²³ et un feuillet d'un manuscrit composite de Milan (*Ambros. Q 13 sup.*, f. 324^v)²⁴.

Une information importante au sujet d'Arnès vient d'une autre source. Le despota de Morée (dont la ville principale est Mistra) est, avec Trébizonde, l'un des rares territoires byzantins à ne pas s'être encore soumis à la puissance ottomane lors de la chute de la capitale en 1453. Au moment où il finit par être conquis à la fin de l'année 1460, le commandant du dernier bastion à résister encore, celui de Salménique (au pied du mont panachéen), envoie une lettre désespérée au duc de Milan pour implorer son secours face au siège, secours qui ne lui sera évidemment pas accordé. Cette lettre a par bonheur été conservée. La chose intéressante est que cette lettre, que l'on fait traduire du grec à son arrivée à Milan par l'entremise de Filelfo, a pour porteur un certain « *dominus Ioannes Harnes* » auquel le duc Francesco Sforza accorde une récompense de douze ducats pour ses services²⁵.

Muni de tous ces éléments, on peut tenter de retracer la carrière d'Arnès. Celui-ci est d'abord actif à Constantinople à la fin des années 1440, où il participe à la confection de l'actuel *Thessal. Vlat. 14* au sein d'une équipe de copistes rattachée au Xénôn du Kral.

borateurs de Pléthon à Mistra dans les années 1430, et Speranzi (2015), p. 114 n. 91. L'hypothèse gagne encore en vraisemblance lorsque l'on prend en compte les voyages entrepris par Apostolis à Mistra au début des années 1460, dont il rapporte des manuscrits.

²⁰ L'attribution du manuscrit de Madrid a été suggérée par Avezzù (1985a), p. XXVI, qui a ensuite proposé la même chose au sujet de celui de Tolède dans Avezzù (1985b). La seconde attribution a été mise en doute par Menchelli (2007), p. 29 (« *l'attribuzione non appare del tutto certa* »), avant que les deux ne soient vigoureusement contestées par Speranzi (2015), p. 110 n. 83. Hosoi et Yoshikawa (2016) ont depuis proposé d'attribuer le manuscrit de Madrid à l'*Anonymus Ar.*

²¹ Speranzi (2015), pp. 110–115.

²² Speranzi (2016), pp. 98–99.

²³ Speranzi (2019), p. 7 n. 27, y reconnaît sa main aux ff. 38^v, 42^v–44^v et 45^v. Le manuscrit a été étudié par Pietrobelli (2010), où Arnès correspond au copiste n° 3 (« écriture dense, échevelée et tortueuse », p. 114). Il est célèbre par le fait qu'il transmet des textes de Galien demeurés jusque-là inédits (voir l'annonce de la découverte par Boudon-Millot & Pietrobelli [2005]).

²⁴ Description et identification des mains dans Mazzucchi (2014), p. 214, et Giacomelli & Speranzi (2019), p. 132.

²⁵ Voir les documents d'archive exhumés par Kolditz (2005), p. 401 et p. 388 n. 109. Le légat est seulement nommé « *Ioannes* » dans le brouillon de réponse conservé à Milan (laquelle n'a finalement jamais été envoyée), son nom complet est préservé dans l'annotation qui y a été consignée par les services de la chancellerie milanaise pour préciser son traitement pécuniaire.

Contrairement à Camariotès et à son entourage, il fuit Constantinople avant que la ville ne tombe en 1453 et se réfugie à Mistra, capitale du despotat de Morée qui demeure pour quelques années encore sous contrôle grec. C'est sans doute là qu'il confectionne l'Appien du *Vat.* 142 et le Strabon de l'*Ambros.* G 93 sup.²⁶ Mistra est aussi probablement le lieu de sa collaboration avec Démétrios Raoul Cabakès (un élève de Pléthon, qui part à Rome en 1466) et Démétrios Castrènos en vue de la réalisation du *Lond. Add.* 5424. Au moment où la région est en passe d'être également conquise, fin 1460, il est chargé d'aller demander l'assistance de Milan, qu'il n'obtient pas. Il choisit alors de demeurer dans la capitale lombarde. Il a apporté avec lui le manuscrit de Strabon, qui est alors annoté par Constantin Lascaris (qu'Arnès connaît sans doute déjà, puisque Lascaris est le copiste principal du manuscrit de Galien auquel il a participé et que Lascaris est également passé par Mistra en 1460) et Filelfo (qui a joué un rôle lors de sa mission diplomatique initiale). Il croise aussi la route de Démétrios Chalcondyle (qui ne s'installe cependant à Milan qu'à partir de 1491) puisqu'il intervient au sein de la partie transcrive par ce dernier au sein de l'*Ambros.* Q 13 sup. : Chalcondyle prend en charge les ff. 320–329^v, Arnès l'unique f. 324^v. Arnès meurt sans doute à Milan vers la fin du XV^e siècle, où il semble avoir rencontré des difficultés à poursuivre sa carrière de copiste.

Si l'on revient au manuscrit *Berol. Phill.* 1507 pour l'envisager dans son intégralité tel qu'il se présente actuellement, on ne peut pas ne pas être frappé par la situation inédite produite par l'assemblage de ses deux premières parties. En son état actuel, le *codex* contient en effet les trois traités du sommeil et *Mot. An. deux fois*, une première fois dans la partie I (= B^e) et une seconde fois dans la partie II (au sein de B^p), ce qui n'est le cas d'aucun autre manuscrit conservé. Que s'est-il passé pour qu'un volume contenant autant de doublons puisse voir le jour ? Un projet d'ensemble paraît exclu, il semble bien plutôt qu'Arnès se soit séparé du volume qui est aujourd'hui devenu la partie I avant son départ pour Milan et que celui-ci ait été récupérée par le cercle de Camariotès, qui lui a finalement associé le reste du manuscrit actuel (parties II, III et IV = B^p), lequel semble avoir été en grande partie conçu indépendamment du travail d'Arnès. Cela n'a pas été sans accident de parcours, à en juger par le fait que deux cahiers de la première partie ont été perdus : Arnès a peut-être laissé son travail derrière lui avant qu'il ne soit relié.

Deux ombres planent sur l'opération par laquelle les quatre parties ont été réunies, celles de l'*Anonymous Ar*, la seule personne à être intervenue dans les quatre parties du manuscrit, et de la figure autrement plus illustre de Camariotès, qui a mis la dernière main au projet. En ce qui concerne les questions de chronologie, les filigranes des parties III et IV invitent à placer leurs confections aux alentours de l'année 1455, très peu de temps, donc, après la prise de Constantinople. Il est par conséquent tentant de situer la confection de la première partie par Arnès un peu avant 1453, et de supposer qu'il a laissé derrière lui son travail lors de son départ précipité de la capitale. Une

²⁶ Comme le suggère Speranzi (2015), pp. 103–117.

autre piste vraisemblable serait de considérer que le changement de mains du volume d'Arnès aurait eu lieu à Mistra, dont le hiéromoine Gregorios est originaire : c'est lui qui compose la monodie de Pléthon à sa mort en 1452 et l'on conserve de sa part une lettre au même Démétrios Raoul Cabakès, un autre disciple de Pléthon, que celui avec lequel Arnès collabore dans le *London. Add. 5424*. Il n'est peut-être pas inintéressant de remarquer dans cette perspective que c'est Gregorios qui est à l'origine du noyau original de l'*Ambros*. Q 13 sup., dans lequel Arnès intervient bien plus tard lors de sa période italienne. Il est donc fort possible que Jean Arnès ait emporté le manuscrit avec lui de Constantinople à Mistra, et que Gregorios lui ait ensuite fait effectuer le trajet inverse, de Mistra à Constantinople, lorsqu'il rejoint l'entourage de Camariotès.

Nous sommes beaucoup mieux informés en ce qui concerne l'histoire ultérieure du manuscrit *Berol. Phill. 1507*, après la réunion de ses quatre parties. On sait ainsi qu'il est acquis entre 1539 et 1542 à Venise par Guillaume Pellicier (*ca. 1490–1568*), évêque de Montpellier, lors de son ambassade pour le compte de François I^{er} auprès de la Sérenissime²⁷. Le manuscrit intègre après sa mort la bibliothèque du collège jésuite de Clermont à Paris, laquelle fait l'objet d'une vente publique en 1764 suite à l'interdiction de l'ordre par le Parlement de Paris en 1762. Il est à cette occasion acheté par le collectionneur hollandais Gerard Meermann (1722–1771). Sa vaste collection de manuscrits est dispersée à la mort de son fils et achetée, pour sa majeure partie, mais non sans peine, par un collectionneur à l'avidité encore plus légendaire, Thomas Phillipps (1792–1872)²⁸. Après sa mort, la quasi-totalité des manuscrits de Phillipps à être issus du fonds Meermann est revendue après de longues tractations (où l'historien Friedrich Mommsen est impliqué) à la Bibliothèque royale de Berlin, dont elle rejoint officiellement les collections en 1889²⁹. Le manuscrit est demeuré jusqu'à aujourd'hui

²⁷ Omont (1885), p. 72 n° 92.

²⁸ Studemund *et al.* (1890), préface et p. 44 n° 103 ; Munby (1956), pp. 25–28.

²⁹ Rose (1893), avant-propos ; Munby (1960), pp. 22–26. Le détail de la transaction peut être reconstitué notamment à partir de la correspondance entre Mommsen et Friedrich Althoff, le secrétaire d'Etat responsable des universités au sein de l'équivalent en Prusse du ministère de la culture, laquelle a été éditée par Rebenich & Franke (2012) – voir les lettres 146 (p. 251 et n. 663) et 152 (p. 258 et n. 689). Thomas Philipps lègue ses innombrables manuscrits à sa fille Catherine Fenwick avec l'ensemble de ses collections. Le coût de leur conservation s'avère insoutenable, si bien qu'il est décidé de s'en séparer d'une partie conséquente. Catherine Fenwick charge son propre fils, Thomas Fitz Roy Fenwick, de démarcher des acquéreurs potentiels pour le fonds Meermann. Celui-ci est déjà bien connu de Mommsen, qui avait depuis longtemps songé qu'il pourrait intéresser le gouvernement prussien, avide de tout ce qui pourrait conforter son assise culturelle. Il fait donc part de la situation aux autorités, qui se montrent intéressées (en particulier Althoff, le directeur général de la bibliothèque royale, August Wilmann, et le directeur de son département des manuscrits, Valentin Rose), mais le financement de l'acquisition pose problème, le ministère des finances jugeant le prix demandé trop élevé. Mommsen parvient cependant à passer en force en obtenant que les fonds soient avancés par un consortium de financiers et d'industriels, lequel achète en son nom propre les manuscrits Meermann, les dépose en prêt à la bibliothèque royale et donne au gouvernement un an pour les lui racheter pour la même somme (moyennant quatre pour cent d'intérêt). Rose s'occupe personnellement du transfert des manuscrits de Cheltenham à Berlin

à Berlin, à travers les pérégrinations de l'histoire allemande récente. Sa présence au sein des collections Meermann et Phillipps explique d'ailleurs le fait qu'il soit demeuré inaccessible aux éditeurs, en particulier aux recherches de grande envergure menées par Bekker et Brandis, pour la majeure partie du XIX^e siècle. Une autre raison pour laquelle l'intérêt immense du texte de la première partie du manuscrit n'avait jusqu'à peu pas été reconnu vient de ce que l'étude pionnière de la transmission du *corpus aristotelicum* par Harlfinger (1971a) est fondée sur l'étude de la transmission du traité *Lin.*, lequel n'est contenu que dans la partie IV du manuscrit, de sorte que les recherches ultérieures, négligeant ce phénomène de double recension et croyant à une intentionnalité de la composition actuelle du *codex*, se sont longtemps autorisées à étendre les résultats issus de l'étude de la transmission de *Lin.* à l'ensemble du manuscrit et donc à le tenir pour un témoin de peu de valeur³⁰.

Le texte des *PN* contenu dans cette première partie désignée par le sigle B^e (j'y sous-trais évidemment les ajouts ultérieurs de l'*Anonymus Ar*) présente des particularités remarquables. Arnès semble avoir éprouvé des difficultés considérables à lire son exemplaire. Il a ainsi l'honnêteté de laisser subsister un certain nombre de lacunes dans son texte, qui ne sont pas du tout liées à des difficultés syntaxiques ou lexicales. Certaines d'entre elles sont même extrêmement faciles à combler et il est vraiment remarquable que le copiste s'en soit abstenu³¹. Si l'on combine cela au fait que B^e reprenne des pratiques orthographiques depuis longtemps révolues (*œίτον* pour *οῖτον*), on en retire le sentiment d'un très grand respect de la part d'Arnès à l'égard de son modèle, qu'il s'efforce de reproduire scrupuleusement. Cela n'empêche pas son texte d'être affecté d'un grand nombre de fautes parfois grotesques, résultant d'une confusion par vocalisation des lettres *v* et *β* ou *αι* et *ε* et par erreur de déchiffrement d'une écriture minuscule de *κ* et *β*. Arnès travaille par conséquent avec devant lui un exemplaire très ancien et difficilement déchiffrable, dont il est pleinement conscient de la valeur. Il est probable qu'il s'agisse d'un manuscrit aussi ancien que le vénérable *Paris. 1853 (E)* et guère éloigné de la phase de translittération.

La souscription de Camariotès à la toute fin de *Mech.* et du manuscrit³², selon lequel le modèle employé était en très mauvais état, laisse ainsi songeur, mais elle ne vaut probablement que pour la partie IV, dont la recension du traité n'occupe pourtant pas une place très intéressante au sein de la transmission, étant très proche de celle du

durant l'été 1887. Après leur arrivée à Berlin, le gouvernement ne peut plus refuser de les racheter, ce qui leur permet d'intégrer officiellement les collections de la bibliothèque royale au printemps 1889.

³⁰ Il est remarquable qu'Escobar (1990), pp. 171–179, s'efforce, contre toute méthode, d'attribuer la même situation au sein de la transmission aux deux recensions du traité *Insomn.* contenues dans le manuscrit de Berlin.

31 Ces lacunes sont relativement fréquentes, elles concernent généralement un mot, une séquence d'une poignée de lettres, ou même une seule lettre. Quelques exemples : entre αισθητρίοις et μὲν en 437^a20, entre ἡρεμοῦντι et συμβαίνει en 437^a29, entre τού-(του) et γάρ en 438^a27–28, au sein d'un seul mot en 442^b20–21 (τολύν...γών) en 444^b9 (τόπων pour ἐπτόπων) et 19 (π...οῖα au lieu de παοῖα) etc.

³² E. 353^v: σημειωτέον, ὅτι πάγιν διεφθορός ἦν τὸ ἀντίοναρων.

Mosqu. 240³³. S'il y a des traces de quelques interpolations au sein du *deperditus B* pour *PN1* comme pour *PN2* qui montrent qu'il remonte ultimement à un exemplaire annoté, je relève également la présence d'autres interpolations pour *PN2* seulement qui sont propres à **B^e** et ne sont pas partagées par les autres témoins de la famille, ce qui suggère que **B^e** pourrait se trouver séparé du *deperditus B* par au moins un intermédiaire qui lui est propre.

Fautes de **B^e**

Sens.

439^b18 παρὰ **B^e** : περὶ **cett.** (abréviation)

Mem.

452^a29 ἐστι δυνάμει **B^e** : ἐστίν **vulg.** (ἢ δυνάμει **C^cMi**) (interpolation)

Insomn.

460^b26 δοκεῖ τοῖς πολλοῖς **B^e** : δοκεῖ τοῖς πλέουσι **cett.**

Long.

465^b4 τῶι τὰ ἐναντία ἐκεῖνα **B^e** : τῶι ἐκεῖνα **vulg.** (interpolation)

Juv.

467^b13 et 468^b23 παρὰ **B^e** : περὶ **cett.** (abréviation)

467^b28 δὲ **B^e** : ἐστιν **cett.** (abréviation ?)

467^b30–31 ἔμπροσθεν περὶ ψυχῆς ὅτε μὲν, μόρια ὅτε δὲ, δυνάμεις τὰ τοιαῦτα ἐκάλει· ὅτε μὲν γάρ λέγεται **B^e** : ἔμπροσθεν μὲν γάρ λέγεται **cett.** (interpolation d'une scholie vraisemblablement destinée à 467^b17)

468^b4 ὄμοιώς δὲ οὐ **B^e** : ὄμοιώς δὲ καὶ **vulg.** (tentative de correction)

469^a32 τὸ στόμα δεκτικὸν **B^e** : τὸ δεκτικόν **cett.** (interpolation)

469^b28 καὶ τοῦτο παράδειγμα καὶ τρόπος τῆς παρὰ τὴν φύσιν καὶ βιαίας σφέσεως τοῦ θερμοῦ. συμβαίνει **B^e** : συμβαίνει **cett.** (interpolation)

470^a30 τὸ σπώμενον τῶν φυτῶν, καὶ κατὰ ψυχόμενος γάρ οὗτος ὑπὸ τῆς ἔξωθεν εἰσιούσης τροφῆς· ἐκ τῆς γῆς ὑγρὸν κατὰ ψύχειν **B^e** : τὸ σπώμενον ἐκ τῆς γῆς ὑγρὸν καταψύχειν **cett.** (interpolation d'une annotation)

Resp.

470^b29 περὶ τῆς ἀνοής **B^e** : περὶ τῆς ἀναπνοής **cett.** (abréviation)

471^b20 δῆλον ὅτι καὶ τὰ ἔντομα τῶν ζώων ἀναπνεῖ om. **B^e** (saut du même au même)

472^a20–22 ἐστιν ἢ ἐντός ... ἔσωθεν ἢ ἔξωθεν om. **B^e** (saut du même au même)

474^a29 τόπωι τοῦ σώματος καὶ ἐν ᾧ om. **B^e** (saut du même au même)

474^a29–31 εἴρηται ... ζώων om. **B^e** (saut du même au même)

475^b27 ἐνύδρων **B^e** : ὕδρων **cett.**

33 Voir van Leeuwen (2013), pp. 188–189.

4.2 Le manuscrit *Vat. 1339 P*

Si le manuscrit *Vat. gr. 1339 (P)* est déjà employé par Bekker (1831), il a fallu environ un siècle et demi pour que son statut exact soit élucidé. Il contient une collection importante d'écrits aristotéliens, comprenant l'intégralité de la zoologie, *An.* et les *PN*³⁴. L'ensemble est parfaitement unifié et doit correspondre à l'accomplissement d'un même projet³⁵. La datation du manuscrit a longtemps fait débat, avant que Harlfinger (1971a) ne vienne montrer que sa main archaïsante est à placer au sein de la seconde moitié du XIV^e siècle : c'est celle d'un moine du nom de Ioasaph, comme l'indique la souscription du manuscrit *Vind. hist. gr.* 16 de sa main³⁶.

La question de la valeur de sa recension est aussi demeurée longtemps problématique pour les traités qu'il renferme, en particulier *Mot. An.* et *PN*, et elle l'est encore quant au traité *An.* depuis que Rabe (1891) lui a fait l'honneur d'une publication à part. Un premier obstacle vient du fait que lorsque l'on ouvre l'édition monumentale de

³⁴ On notera que le principal témoin de la famille μ , *Mosqu. 240 (M^o)* contient exactement les mêmes traités, quoique ce soit dans un ordre différent.

³⁵ Voir la description du manuscrit par Harlfinger, *AG**, en ligne sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/handschriften/cagb4982371> (dernière consultation : septembre 2022). Il subsiste dans le manuscrit actuel un double système de signatures des cahiers. Ce n'est pas le signe d'une recomposition, mais seulement d'une erreur stupide dans la continuité de la numérotation qui a conduit à un décalage entre deux systèmes rigoureusement contemporains (le *codex* est composé de 57 quaternions et d'un dernier cahier de cinq feuillets, ils sont tous numérotés par la même main en haut et en bas à droite sur le premier feuillet, mais la signature du haut se décale par rapport à celle du bas à partir du f. 97, où l'on lit en bas γ , ce qui est le chiffre correct, mais en haut β , peut-être parce que le chiffre indiqué pour le cahier précédent au f. 89 n'est pas très clair). Les différents traités ne commencent d'ailleurs pas sur de nouveaux cahiers, mais forment une séquence continue du point de vue de la codicologie.

³⁶ Voir Harlfinger (1971a), pp. 252–254, et *RGK II*, p. 286, et *III*, p. 343. Vogel, avait précédemment cru discerner quelque chose comme Ιωάννη au niveau de la souscription à la fin de *P* (f. 460, voir Vogel & Gardthausen [1909], p. 221). On y lit en effet ἔλαβε πέρας ἐνταῦθα ἡ βίβλος διὰ χειρὸς τοῦ ἐν μοναχοῖς οἰκτροτάτου ..., le nom du moine en question est ensuite effacé. Heureusement, on peut encore lire le nom du copiste, Ιωάσαφ, dans la souscription du *Vindobonensis* (f. 478), qui est incontestablement de la même main, bien que ce nom ait, là aussi, subi une tentative d'effacement. Or, dans le *Vindobonensis*, le copiste n'adopte pas tout de suite son style archaïsant, et l'on peut reconnaître au tout début du *codex* (f. 1) un tracé caractéristique d'une main du XIV^e siècle. Avant cette identification décisive, les datations proposées variaient entre le XII^e siècle (ainsi que le soutenait par exemple Maas, d'après Drossaart Lulofs [1965b], p. VII) et le XV^e siècle (selon Mercati, dans une lettre à laquelle se réfère Lorimer [1924], p. 5 n. 1 – ce n'est peut-être pas un hasard si deux spécialistes aussi illustres que Maas et Mercati n'ont avancé de datation que dans le cadre d'échanges privés). La question avait été rendue encore plus compliquée par l'affirmation de Düring (1943), p. 38, selon laquelle le manuscrit *Y* (*Vat. 261*), daté par ses filigranes d'environ 1300, descendrait de *P* pour *Part. An.*, ce qui doit être faux. L'étude complète de la transmission du traité *Part. An.* n'a toutefois toujours pas été menée à bien. Par ailleurs, je signale également que les lignes 8 à 27 du f. 309^v (au sein de la section correspondant à *Mu.*, qui attend encore son étude définitive) ont été transcrives par une autre main, laquelle n'est intervenue nulle part ailleurs du manuscrit et prend le relais de celle de Ioasaph uniquement pour une partie très restreinte du texte. Son style n'a rien d'archaïsant, ce qui confirme donc la datation tardive du manuscrit.

Bekker (1831) et que l'on s'intéresse à la section concernant les *PN*, on constate que le manuscrit **P** est mentionné dans l'apparat pour *Sens.* et pour *PN2* seulement : le manuscrit se volatilise de la page 449 (*Mem.*) à la page 464 (*Div. Somn.*), ce dont un bon nombre de lecteurs ont déduit que le manuscrit ne devait tout simplement pas contenir ces traités. Il a fallu attendre la thèse de Bitterauf (1900) pour que soit signalé noir sur blanc que le manuscrit *Vat. 1339* contient bien tous les traités des *PN* sans exception³⁷. Sa disparition de l'apparat de Bekker ne vient sans doute pas d'un oubli ou d'un manque de temps, mais plutôt d'un choix délibéré. On ne peut que s'interroger sur ses raisons. Si **P** n'apporte pas une contribution immense à la constitution du texte dans cette édition du traité *Sens.*, il arrive pourtant à Bekker de retenir dans son texte une leçon qui n'est attestée que dans ce manuscrit, certes une seule et unique fois pour *Sens.*, en 443^a26. Sa décision de s'en détourner ensuite apparaît donc surprenante, et il était dans cette mesure raisonnable d'en inférer que les autres traités de *PN1* devaient être absents du manuscrit, bien que cette conclusion soit fausse. La redécouverte de cette section du manuscrit en 1900 n'a toutefois eu pratiquement aucune conséquence quant aux éditions immédiatement postérieures. Un philologue du calibre de Drossaart Lulofs, lorsqu'il édite peu à peu les traités du sommeil dans les années 1940, continue à ignorer complètement **P**.

Une autre difficulté a pendant ce temps surgi indépendamment. Ayant à évaluer le témoignage de **P** pour les traités *Mot. An.* ou *Sens.*, les éditeurs y reconnaissaient généralement assez vite des fautes qui le rattachent à l'une des deux grandes familles dont ils avaient connaissance, celle qui est nommée ici *y*. Le problème est qu'il partageait à leurs yeux également des leçons avec l'autre famille, celle représentée par **E**, ce qui rend singulièrement difficile de le situer par rapport à la scission en deux branches de la transmission. En outre, un grand nombre de ses leçons apparaissaient absolument singulières, au point de ne pas pouvoir être expliquées par un processus normal de corruption depuis des leçons connues. La seule option possible, celle à laquelle Biehl (1898), par exemple, recourt, est alors de supposer que le manuscrit contient une sorte de *Mischtext* combinant diverses sources avec quelques intuitions originales de son copiste (ou de celui de son ancêtre)³⁸.

La chose encore plus gênante est que certaines de ses leçons, non contentes d'être uniques au sein de la transmission, ont donné le sentiment aux éditeurs d'avoir à elles

³⁷ « *Tum igitur id quodque cognovi codicem P in pagina 449^b3 non exire, sed parva naturalia omnia continere; quare a pagina 449^b3 usque ad 464^b18 primus excussi hunc codicem, qui quamquam non ita magni est, tamen non nullis locis emendationes et correctiones editorum recentium aetate praecurrit* », Bitterauf (1900), p. 4.

³⁸ « *Denique codex Vaticanus P, cum medium inter duas classes locum obtineat, minus cui animum attendamus dignus est. Affluit enim ille librarii erroribus et interpolationibus, tamen non nullis locis, velut 443^a26, 476^b4, 477^b31, 466^b18, optimam praebet lectionem licet felici conjectura potius inventam quam fide melioris fontis traditam* » Biehl (1898), p. X. Cette évaluation est intégralement reprise par Mugnier (1953), p. 16. On notera que tous deux ignorent complètement le problème posé par le vers de Blass.

seules préservé le texte correct contre le reste de la transmission. L'exemple le plus marquant de ce phénomène est la citation d'Empédocle dans *Sens.* (437^b26–438^a3), pour laquelle Blass (1883) a découvert que la leçon apparemment très étrange de **P** préserve en réalité un morceau d'un vers supplémentaire absent de tous les autres témoin³⁹. En ce qui concerne le traité *Mot. An.*, l'édition de Bekker donne déjà à voir que **P** est le seul témoin à avoir préservé la version complète du texte en 700^b23–24. Cela seul suffit à remettre sérieusement en cause la reconstitution de la transmission proposée par Jaeger (1913) dans son édition du traité, qui considère le manuscrit comme un membre de la seconde famille alors même qu'il accepte également sa leçon à cet endroit contre tous les autres témoins⁴⁰. Il y avait donc de bonnes raisons de soupçonner que le manuscrit **P** pourrait du point de vue du texte qu'il transmet pour *PN* et *Mot. An.* ne pas être tout à fait un témoin comme les autres.

C'est pourquoi, ayant pris conscience de la valeur unique de son texte, Nussbaum (1976) est allée, avec raison, aussi loin que possible en postulant que dans le cas de *Mot. An.* le texte de **P** était contaminé par une source « extra-archétypale » autrement inconnue, ce qui rend compte du fait que le manuscrit préserve parfois la leçon correcte contre tout le reste de la transmission. Le manuscrit **P** se voit ainsi conféré un statut unique qui le rend difficile à manipuler par l'éditeur : n'importe laquelle de ses leçons peut potentiellement être tirée de cette source indépendante et mériter un examen minutieux, mais pour une leçon donnée par **P** il n'y a pratiquement aucun moyen *a priori* de savoir d'où elle est issue et donc de déterminer avec certitude sa valeur stemmatique. Les travaux menés par O. Primavesi, dont l'aboutissement est la nouvelle édition du traité proposée dans Rapp & Primavesi (2020), sur la base des recherches de De Leemans (2011a), ont donné lieu à des avancées considérables sur ce point et ont permis d'aboutir à une reconstruction beaucoup plus précise de la parenté du texte de **P**. La nouveauté majeure est l'identification de la source de la contamination que Nussbaum pensait perdue corps et biens : elle correspond en réalité à une branche indépendante du reste de la transmission, attestée dans un petit nombre de manuscrits conservés (la première partie de *Berol. Phill. 1507 B^e, Erlang. A 4 E^r, Paris. 1859 b, Alex. 87*), trop tardifs pour avoir été jugés dignes de considération par les éditeurs précédents, ainsi que dans un exemplaire perdu employé par Guillaume de Moerbeke (noté Γ2) lors de son processus de révision de sa propre traduction. On reconnaît ici la structure générale de la branche β pour *PN1* et *PN2*, qui s'avère quant à *Mot. An.* être la source de la contamination de **P**.

³⁹ L'importance de ce résultat pour la reconstitution de la transmission du traité *Sens.* a été ignorée ou minorée jusqu'en 1955 au moins. Primavesi (2022) vient, à l'inverse, de montrer qu'une étude attentive de l'apparat critique du fragment d'Empédocle permettait de se faire une idée assez précise de l'histoire du texte d'Aristote au sein duquel il est transmis, dont le fait majeur est la nécessité de reconnaître l'indépendance et par conséquent la valeur cruciale de la source de la recension de **P**.

⁴⁰ Au sujet de cette erreur et de sa persistance dans les éditions suivantes, voir Primavesi (2020).

Une autre découverte notable permise par ces recherches est l'identification de l'autre source du texte de **P**, qui appartient à une famille d'importance très secondaire dans γ , celle notée ici **μ** . Sa recension du texte survit en effet dans deux autres témoins dans le cas du traité *Mot. An.* qui sont des manuscrits un peu plus jeunes que **P**, *Mosqu.* 240 M^o et la seconde partie de *Berol. Phill.* 1507 B^p, datés tous deux du milieu du XV^e siècle et issus du cercle de Camariotès⁴¹. Grâce à l'identification de ces deux sources du texte contenu de **P** et à la possibilité de les reconstruire chacune indépendamment, l'éditeur est désormais capable pour *Mot. An.* de discerner l'origine d'à peu près n'importe quelle leçon contenue dans **P**. On se retrouve ainsi en ce qui concerne *Mot. An.* dans une situation infiniment plus confortable à son égard.

Qu'en est-il des *PN*, et en particulier de *PN1* dont la transmission, y compris dans **P**, est continue par rapport à celle du traité *Mot. An.*? Le premier éditeur à avoir commencé à prendre la mesure de l'importance de **P** est sans conteste Ross (1955a). Sa démarche est la suivante. Ross est le premier à réaliser que, si Blass a raison de voir dans la leçon de **P** pour la citation d'Empédocle dans *Sens.* une trace d'un vers supplémentaire indispensable pour la reconstitution du fragment⁴², alors il est urgent de se demander s'il arrive que **P** ait préservé le bon texte, ou du moins des traces d'un meilleur texte, ailleurs. Ross réalise donc la première collation publiée de **P** pour tous les traités de *PN1* pour lesquels sa contribution était ignorée par tous les éditeurs depuis Bekker et dresse la liste des passages où ses leçons sont, selon lui, à privilégier. Il se montre sur ce point d'une grande prudence, en se contentant en fait de dresser l'inventaire des passages où les éditeurs précédents avaient déjà recommandé de retenir le témoignage de **P**, auxquels il ajoute quelques cas d'accord contre le reste des manuscrits avec le texte que semble lire Alexandre d'Aphrodise dans son commentaire. Ce procédé permet à Ross d'aboutir à une liste d'onze lieux textuels⁴³ où il affirme que c'est la leçon

⁴¹ La nouveauté de cette identification est cependant moindre, car le rapprochement entre **P** et ces manuscrits est déjà amplement attesté. Leur contenu est en gros identique, de même que leurs relations pour virtuellement chaque traité en jeu dès lors que sa transmission a fait l'objet d'une étude suffisamment approfondie. Le rapprochement est ainsi effectué d'abord pour *Lin.* par Harlfinger (1971a), pp. 247–261 ; pour *Insomn.*, par Escobar (1990), pp. 167–179, lequel passe toutefois à côté de l'existence de **B** ; pour *Spir.* par Roselli (1992), pp. 42–45 ; pour *Inc. An.* et *Hist. An.* par Berger (1993) et Berger (2005), pp. 128–136 ; pour *Mech.* par van Leeuwen (2013), pp. 187–190.

⁴² La chose fait l'objet d'un relatif consensus à son époque comme aujourd'hui, principalement en raison de la reprise de la proposition de Blass dans l'édition de référence, celle de Diels & Kranz (1903), où il s'agit du fragment B 84, sans que les érudits aient nécessairement conscience de ce sur quoi cette reconstitution se fonde, et encore moins de ses conséquences quant à l'histoire de la transmission du texte d'Aristote.

⁴³ Ce sont les suivants (Ross [1955a], p. 64) : 437^a9 (la leçon de **P** semble à Ross s'accorder mieux avec le commentaire d'Alexandre, comme déjà noté par Förster [1938], p. 466), ^b30 (le fameux vers de Blass), 438^a3 (suite de la citation d'Empédocle, leçon déjà adoptée par Blass), ^a22 (leçon déjà adoptée par Bekker), 443^a26 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl [1989], p. X, et par Mugnier [1953], p. 16), 446^a9 (la leçon de **P** semble à Ross s'accorder mieux avec le commentaire d'Alexandre), ^b27 (la leçon de **P** semble à Ross s'accorder mieux avec le commentaire d'Alexandre), 452^b25, 466^b18 (leçon déjà

de **P** contre le reste de la transmission (à l'exception partielle d'Alexandre d'Aphrodise pour *Sens.*) qui doit être adoptée. Ross en conclut, en bonne méthode, que le texte fourni par le manuscrit **P** est en partie indépendant des deux grandes familles qui structurent la tradition et que son apport peut par conséquent être utilisé pour arbitrer entre elles en cas de divergence.

En dépit de cette profession de foi, Ross ne fait pas un grand usage du témoignage apporté par **P**, même s'il faut lui reconnaître le mérite insigne d'avoir été le premier à poser les bonnes questions à son sujet. La situation n'a guère évolué depuis. Siwek (1961) avoue ne pas pouvoir rattacher **P** aux principaux groupes de manuscrits qu'il identifie, mais n'en tire pas de conclusion particulière quant à son importance pour la constitution du texte. Escobar (1990), étudiant la transmission du traité *Insomn.*, identifie correctement la parenté entre **P**, **M^o** et **B^p**, qui se constate pour tous les traités qu'ils transmettent en commun. Il échoue cependant, du fait d'erreurs de méthode, à comprendre sa relation exacte à l'autre recension du traité dans le manuscrit *Berol. Phill. 1507*, **B^e** : il comprend qu'il y a un lien fort entre **P** et **B^e**, mais ne parvient pas à saisir que c'est parce qu'ils sont en réalité tous deux liés à une branche indépendante dont **B^e**, loin d'être un membre de la même famille que les manuscrits précédents, est le seul témoin non-contaminé préservé. Bloch (2004), étudiant la transmission des traités *Sens.* et *Mem.*, réitère pour l'essentiel la position de Ross, en affirmant que **P** est contaminé par une source indépendante du reste de la transmission qu'il examine (c'est-à-dire les manuscrits antérieurs à 1400), tout en se refusant presque totalement à prendre le parti de ses leçons, faute de pouvoir identifier leur origine réelle.

L'étude du manuscrit **P** pour les *PN* révèle que sa situation au sein de la transmission correspond exactement à celle qui est la sienne pour *Mot. An.*⁴⁴ : on trouve

signalée par Biehl et par Mugnier), 476^b4 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl et par Mugnier), 477^b31 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl par Mugnier).

44 On aimerait savoir pour quels traités, outre la série des *PN* au sens étendu, le manuscrit présente un tel intérêt. Le statut du manuscrit au sein de la transmission du traité *An.* est, depuis la publication d'une collation de son texte du livre II par Rabe (1891), vivement débattu. Il est généralement reconnu qu'il ne s'intègre pas aux deux branches principales dégagées par Torstrik (1862), les avis des érudits divergent ensuite spectaculairement : Förster (1912), suivi par Ross dans ses deux éditions, affirme qu'il occupe une position médiane indéterminée (ce qu'il affirme aussi dans le cas des traités *Sens.* et *Mem.* trois décennies plus tard) et ne lui accorde pratiquement aucune importance, tandis que De Corte (1933) a pu soutenir que son texte remonte à une version antérieure à la division en deux branches. La question n'a pas été résolue par l'étude ultérieure de la transmission entreprise par Siwek (1965), et l'on ne peut pas manquer d'observer que la situation relative à *An.* ressemble de manière frappante à celle qui prévalait pour les *PN* avant la mise au jour de la branche β . Quant aux autres traités contenus dans **P**, Harlfinger (1971a), Berger (1993), Berger (2005), et van Leeuwen (2013) ont établi qu'il occupe une place relativement secondaire au sein de la transmission des traités *Lin.*, *Inc. An.*, *Hist. An.* et *Mech.* qui l'apparente de nouveau au manuscrit *Mosqu. 453* (**M^o**), lequel contient de fait les mêmes traités. On reconnaît là la persistance de la famille μ , si bien que l'on peut penser que c'est cette source qui a dicté à **P** son contenu, tandis que la source β de son texte n'est intervenue qu'en complément pour un nombre restreint de traités.

dans son texte des fautes caractéristiques de la famille ***μ*** qu'il partage avec ses témoins indépendants (**M^o**, **B^p**, **O^a** ou **W^z**, selon les traités) et d'autres caractéristiques de la branche **β**, représentée pour *PN1* par **B^e** et un exemplaire grec perdu employé par Guillaume (**T2**) et pour *PN2* par **B^e**, **E^r** et **P^f**. Il en résulte qu'il s'agit à nouveau d'un témoin contaminé à partir de ces deux sources. Il y a cependant deux problèmes qu'il faut garder à l'esprit s'agissant d'évaluer ses leçons individuelles. Le premier est que le *deperditus μ* est, d'une part, déjà partiellement contaminé par **β**, et, d'autre part, que **P** a probablement pour la reconstruction du texte l'ancêtre immédiat de **μ** autant de valeur que tous ses autres descendants pris ensemble, qui sont tous à peu près contemporains et issus du cercle de Matthieu Camariotès (qui a participé à la confection de certains). Si **P** ne partage pas une leçon attestée dans les autres descendants de **μ**, il faut donc impérativement se demander si c'est parce qu'il emprunte son texte à sa source du côté de **β**, auquel cas son témoignage est potentiellement de grande valeur, ou si c'est simplement parce qu'il est préservé d'une faute ayant affecté l'exemplaire perdu de Camariotès qui est sans doute au fondement de tous les autres descendants de **μ**. Il y a un moyen de se sortir de cette difficulté, qui est de remonter de **μ** à son ancêtre immédiat, ce qui est régulièrement possible : si la leçon de **P** correspond ou peut avoir correspondu à celle du dernier ancêtre autrement connaissable de **μ** (en l'occurrence le *deperditus t*), alors il n'y a pas forcément besoin de la supposer issue de **β**. Le second problème est que pour la seconde moitié du traité *Sens.* et le début du traité *Mem.* le témoin central de **β**, à savoir **B^e**, manque à l'appel : les feuillets correspondants ont été perdus dans le *codex* et une autre recension y a été substituée. Il est alors très difficile de déterminer l'origine exacte d'une leçon individuelle de **P** si elle n'est attestée nulle part ailleurs. S'agit-il d'une faute (voire d'une innovation du copiste) propre à **P** ou d'une trace de la leçon du *deperditus β*? Lorsque **P** est rejoint contre le reste de la transmission par une version de la *translatio nova* de Guillaume de Moerbeke, on supposera que sa leçon se retrouvait aussi dans son exemplaire **T2** et qu'elle a par conséquent son origine dans le *deperditus β*. Pour le reste, et cela laisse un assez grand nombre de passages, il faut décider au cas par cas. La chose heureuse est que, à partir des grandes sections pour lesquelles **B^e** est disponible, on peut se faire une représentation précise de la manière dont **P** combine ses deux sources et constater, tout du moins, que son copiste (ou sa source) leur est globalement fidèle et peu original. Aussi apparaît-il raisonnable lorsque **P** s'écarte significativement du texte usuel et qu'il ne s'agit pas d'une faute grossière, de soupçonner que c'est parce que le manuscrit a conservé une leçon tirée de **β**, plutôt que d'en chercher la raison du côté de l'imagination prétendument débridée son copiste.

Une fois établi que le texte du manuscrit **P** puise pour sa recension de *PN1* et de *PN2* à deux sources bien identifiées, la question centrale est de comprendre comment s'opère leur combinaison. On peut tout d'abord établir que leur rencontre ne s'effectue pas directement dans **P**, mais dans le modèle que son copiste Ioasaph a devant lui. Il y a en effet un certain nombre de fautes dans le travail de Ioasaph qui ne s'expliquent qu'en supposant que le copiste a sous les yeux un exemplaire où la leçon de **μ** coexiste avec celle de **β** de manière ambiguë (l'une étant, par exemple, dans le corps du texte

et l'autre au-dessus ou en marge) et qu'il lui arrive parfois de les associer de manière inattendue. Ce phénomène n'est pas très fréquent, mais une observation attentive des leçons de **P** sur une étendue textuelle aussi large permet de récolter une bonne poignée d'exemples. **P** étant lui-même presque entièrement dépourvu d'annotations, son copiste n'a en effet pas pu se satisfaire de reproduire photographiquement son modèle et il ne s'est pas non plus borné à recopier son texte principal en ignorant ce qui l'entourait.

(A) Il y a d'abord quelques rares cas où **P** contient une variante marginale ou une correction au-dessus de la ligne⁴⁵. (A1) En *Sens.* 437^a28 on lit dans **P** la même leçon, inintelligible, que dans **B^e**, ὥρων μὲν ἄντια, puis l'on trouve dans la marge précédée de la mention γράφεται la leçon de la vulgate ὥρώμενόν τι, tirée certainement de la source **μ**. Il est fort possible que le copiste ait reproduit ici fidèlement ce qu'il lisait dans son modèle, à savoir la coexistence des deux leçons. (A2) En *Sens.* 440^b6 la leçon de **β**, attestée par **B^e** et la traduction de Guillaume, est le datif ἵπποις qui arrive au beau milieu d'une énumération à l'accusatif. Il s'agit vraisemblablement d'une faute graphique. Les autres manuscrits donnent un accusatif ἵππους qui permet de construire la proposition beaucoup plus facilement. On trouve dans **P** ce datif problématique, mais avec les lettres ou au-dessus de la ligne⁴⁶. (A3) En *Long.* 466^b30 la particule γάρ après ὥσπερ semble avoir été absente de **μ**, mais présente dans **β**. Elle est placée au-dessus de la ligne dans **P**. (A4) En *Resp.* 471^a33 les manuscrits de **β** donnent l'indicatif ἀποθνήσκει après ὅταν. C'est une simple erreur graphique, le reste des témoins a le subjonctif correct ἀποθνήσκῃ. **P** contient d'abord l'indicatif, mais on trouve au-dessus la lettre η indispensable. (A5) En *Resp.* 478^a3 **β** a conservé la leçon de l'archétype (qui est aussi celle de **Z**), τὸ μέτρον, contre

⁴⁵ Le manuscrit **P** contient en tout et pour tout trois variantes en marge signalées par un γράφεται, ce qui est extrêmement peu pour un *codex* aussi volumineux. Outre celle relative au traité *Sens.*, l'une concerne *Part. An.* II.9, 655^a30 (f. 21^v), où la vulgate donne μυξῶδες, ce qui est aussi le cas de **P** où l'on trouve cependant ὑμῶδες en marge, précédé de la mention γράφεται. La seule autre variante connue est autrement la leçon de **Z**, ζυμῶδες. L'autre concerne *Col.* 789^b2 (f. 276^v), où la vulgate a pour leçon πολιοῦσθαι, de même que **P** où l'on lit cependant en marge, précédé de la mention γράφεται, πονεῖσθαι η ἐνεργεῖσθαι. La seule autre variante connue, d'après l'édition de Ferrini (1999), est la leçon partagée par **E** et **M**, πονοῦσθαι. Il semble ainsi que l'on ait affaire dans les deux cas à des lieux affectés par des corruptions anciennes, probablement intervenues en majuscules. Il est en tout cas clair que le copiste de **P** ne s'est pas livré à la collation d'un autre exemplaire, mais qu'il recopie ses variantes directement de son modèle. Il est fort possible que le modèle en ait contenu davantage, celles-ci ont vraisemblablement été retenues en raison de la difficulté lexicale des deux passages, tandis que celle relative au traité *Sens.* est liée à une difficulté syntaxique.

⁴⁶ Il se passe peut-être quelque chose de semblable en *Sens.* 446^b26, où l'on ne dispose malheureusement plus de **B^e** pour reconstituer **β**. On lit dans la moitié de **α** représentée par **E** καθάπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς, et dans l'autre, c'est-à-dire γ, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς, sans καὶ. Or ce mot n'est présent qu'au-dessus de la ligne dans **P**. Il peut s'agir, soit d'un accident banal (mais ce genre de choses est très rare dans le manuscrit), soit de la reproduction d'une variante que le copiste a devant les yeux, soit d'une hésitation de sa part devant l'alternative que son modèle lui présente.

tous les manuscrits de **γ**, ceux de **μ** inclus, où l'on trouve la leçon τὸ μέτριον. On trouve à nouveau la lettre **ι** qui fait toute la différence au-dessus de la leçon τὸ μέτρον dans **P**.

(B) Les cas où une erreur du copiste aboutit à une leçon inédite sont tout aussi intéressants, en voici quelques exemples. (B1) En *Sens.* 439^b31–32 **P** donne τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γάρ alors que la plupart des manuscrits ont pour leçon τὰ μὲν γάρ ἐν ἀριθμοῖς. Pourquoi ce déplacement de la particule γάρ ? Il y a fort à parier que la cause se trouve du côté du fait que dans **B**, d'après le témoignage de **B^e**, cette particule n'est pas présente. On imagine alors que le modèle de **P** a aussi pour texte principal une leçon sans cette particule (τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς), mais que celle-ci a ensuite été insérée dans une annotation suffisamment peu précise pour que le copiste de **P** ait pu se tromper d'emplacement. (B2) En *Sens.* 441^b14 deux leçons s'opposent au sein de la transmission, celle de l'archétype et de la majorité des manuscrits, ἐναντιότης ἐν ἑκάστῳ, et celle des familles **λ** et **μ**, ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης. Le manuscrit **P** est le seul témoin indépendant à présenter en quelque sorte les deux à la fois, on y lit en effet ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης ἐν ἑκάστῳ : le copiste a manifestement compris comme une correction ce qui devait n'être que l'indication d'une variante dans son antigraph. (B3) En *Sens.* 447^a12 **P** présente une leçon qui répète deux fois le pronom τις de manière inattendue, ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε τις. Le reste de la transmission se divise en deux leçons principales ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε, celle de la branche de **E** et probablement de l'archétype, et ἔστι δὲ ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε, celle de **γ** et donc de **μ**. On peut reconstituer le processus ayant conduit à cette leçon bizarre dans **P** ainsi : l'antigraph a pour texte principal ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε, avec en outre l'indication d'une autre leçon (en fait celle de **γ**) avec le pronom τις placé à un endroit différent. Le copiste de **P** a compris l'indication de travers et a inséré une seconde fois le pronom, qui plus est au mauvais endroit. (B4) En *Mem.* 450^b22 la leçon de **P**, ἐν καὶ ὅν, paraît singulière, la plupart des manuscrits donnent simplement καὶ ἐν. Il faut en fait observer que l'on trouve dans ceux de **μ** la leçon καὶ ἐν ὅν, ce qui conduit à supposer que le copiste de **P** s'est quelque peu embrouillé les pinceaux. (B5) En *Mem.* 452^b23 on lit dans **P** ὅταν μὲν, leçon qui n'est attestée nulle part ailleurs : la quasi-totalité des manuscrits donne ὅταν οὖν, sauf ceux issus de **μ**, où l'on trouve ὅταν μὲν οὖν. La particule μέν semble avoir été insérée dans **μ** car le contexte y invite (la particule δέ est présente au début de la clause suivante, en 452^b24). Il est alors probable que le copiste de l'antigraph de **P**, ayant noté cette petite divergence, ait placé cette particule supplémentaire μέν au-dessus du mot οὖν, ce que le copiste de **P** aura compris comme une invitation à remplacer l'une par l'autre. Au cours de la même phrase, on lit dans **P** une leçon qui laissera incrédule, ἀν δ' οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη : il s'agit en fait de la combinaison de la leçon de l'archétype, ἀν δ' οἴηται μὴ ποιῶν, οἴεται μνημονεύειν avec la version corrigée qu'en propose Michel d'Éphèse (*In PN*, 36.21–22 : l'apodose est perdue dans son exemple si bien qu'il en invente une, οὐκ ἔστι μνήμη), ἀν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη, laquelle est reprise dans **μ**. (B6) En *Long.* 465^b22 il manque le mot τι avant ἐνεργείαι dans **μ**. Celui-ci est bien présent dans **P**, mais après le mot ἐνεργείαι,

ce qui indique qu'il n'était sans doute pas tout à fait à sa place dans l'antigraph. (B7) En *Resp.* 477^b7 P a pour leçon σχεδὸν καὶ ἄποδα γὰρ, ce qui est un peu étrange du point de vue de l'ordre des mots. La plupart des autres manuscrits ont le bon texte, σχεδὸν γὰρ καὶ ἄποδα. J'en déduis que son copiste avait devant lui un exemplaire avec la leçon propre à *μ*, καὶ ἄποδα (sans γὰρ) et qu'il a néanmoins signalé que cette particule est présente dans d'autres manuscrits. De nouveau, le copiste de P a procédé à l'insertion au mauvais endroit.

(C) Un dernier phénomène intéressant est la présence, assez furtive, de petits morceaux du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise dans le texte de P pour le traité *Sens.* seulement. Il n'y a qu'un seul passage pour lequel on puisse être absolument certain que la leçon singulière de P résulte d'une interpolation depuis le commentaire⁴⁷. En 447^a8–9 on lit dans P ὃν ἔστι ἀντίληψιν διὰ τίνος μεταξὺ, leçon surprenante au vu du fait que les autres manuscrits ont seulement ὃν ἔστι μεταξὺ et étant donné que le terme ἀντίληψις ne fait normalement pas partie du vocabulaire aristotélicien de la sensation. En réalité, la formule est tirée directement du commentaire d'Alexandre (135.6 dans l'édition CAG : εὐλόγως δή, φησί, διὰ τὰ εἰρημένα ὃν ἔστιν αἰσθητῶν ἀντίληψις διά τίνος μεταξύ, ταῦτα <τὰ> μεταξὺ οὐχ ἄμα πάντα πάσχει), qui paraphrase ainsi l'expression très concise d'Aristote pour désigner les *distal senses*. Que s'est-il passé ? Le scénario le plus plausible est que l'antigraph de P (ou peut-être déjà un de ses ancêtres) contient des bribes (au moins) du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sous forme d'annotations autour du texte destinées à faciliter la compréhension de certains morceaux aristotéliciens difficiles, et que le copiste de P s'y est laissé prendre et a inversé la paraphrase et le texte original.

On conclura de ce bref examen que la rencontre des leçons de *β* avec celles de *μ* n'intervient pas dans P directement, mais dans son antigraph. Ce modèle doit contenir le report d'un bon nombre de variantes et sans doute aussi certaines annotations tirées du commentaire Alexandre d'Aphrodise. Si l'on s'intéresse maintenant à cet antigraph de P, il serait souhaitable de parvenir à une meilleure compréhension de la manière dont ses deux sources s'y sont rencontrées. C'est d'autant plus important pour la section de PN1 où P est pratiquement notre seule source pour reconstruire *β* : il serait précieux de pouvoir déterminer, par exemple, si P a été copié sur un manuscrit qui contient le texte issu de *β* avec des corrections issues d'un parent de *μ*, ou si c'est l'inverse. En réalité, aucune de ces deux options n'est acceptable, elles sont trop simples pour permettre de rendre compte de la manière dont P semble puiser alternativement à l'une ou l'autre source. Si l'on reprend les exemples précédents, on constatera en effet que c'est souvent *β*

⁴⁷ Un autre cas possible se trouve en 447^a15 où P donne le participe φερομένων, lequel est également employé par Alexandre d'Aphrodise lorsqu'il paraphrase ce passage (138.8–9), alors que l'on lit ὑποφερομένων dans tous les autres manuscrits. On ne peut cependant pas complètement exclure qu'il s'agisse d'une coïncidence, le copiste de P se fâchant de temps en temps avec les préfixes.

qui semble primer, la leçon qui se retrouve dans ***μ*** ne donnant l'impression d'être arrivée qu'après coup (*A1, A2, A4, A5, B1, B3, B4*), mais que l'opposé est parfois vrai (*A3, B5, B6*).

On commence alors à frémir et à redouter la pire situation possible du point de vue de l'étude de la transmission, celle où le copiste de **P** aurait eu devant lui une proto-édition critique du texte où il piocherait selon son bon plaisir dans les annotations. Fort heureusement, ce n'est pas non plus nécessairement la meilleure manière possible de se représenter le processus ayant abouti au texte de **P**. Il est vrai que, de temps en temps, on peut avoir l'impression que ses leçons varient presque aléatoirement entre ses deux sources, mais, dans la plupart des cas, il y a très clairement l'une des deux qui prédomine massivement sur l'autre. La chose inattendue est qu'il semble y avoir, un peu comme dans le cycle empédocléen, une alternance entre la domination de **β** et celle de ***μ***, comme si le copiste de l'antigraphe de **P** s'était par moments décidé à inverser la priorité qu'il accorde à l'un de ses modèles. Le schéma de succession est le suivant dans le cas de *PN1*. (1) Pour *Sens.*, **β** domine massivement dans **P**, il n'y a en fait presque pas besoin de supposer une influence de la part du parent de ***μ*** pour ce traité. (2) Cette domination de **β** s'affaiblit tout au long du texte du traité *Mem.*, où les leçons qui se retrouvent dans ***μ*** sont de plus en plus fréquentes, et finissent même par prendre le dessus aux alentours de 452^b10. (3) Peu après le début du traité *Somn. Vig.*, vers 454^a20, **β** reprend la main et la conserve jusqu'en 456^b30 environ. (4) À partir de là, les deux sources semblent conclure une sorte de trêve et se partager le terrain. Cette division n'est cependant pas tout à fait équitable, et ce sont leçons qui se retrouvent dans ***μ*** qui sont les plus fréquentes jusqu'à la fin de *PN1*. (5) Le *stemma* fourni par Primavesi (2020), p. 133, suggère que cette situation se perpétue jusqu'au chapitre de 6 de *Mot. An.*, à partir duquel **β** recommence à dominer dans **P**.

Il semble ainsi nécessaire de faire l'hypothèse que la conjonction du parent de ***μ*** et de **β** dans l'ancêtre de **P** a eu lieu simultanément, c'est-à-dire que le copiste a en même temps accès aux deux sources, plutôt que d'avoir annoté un exemplaire déjà rédigé au moyen d'un nouveau modèle, et qu'il varie dans sa manière de les positionner l'une par rapport à l'autre. Il est possible qu'il y ait à cela des explications matérielles (l'un de ses modèles pouvait souffrir de lacunes ou avoir été endommagé) ou psychologiques (une leçon dans l'un de ses exemplaires a pu lui déplaire et le conduire à dénigrer sa contribution). De manière générale, je note que lorsque l'une des deux sources présentent des fautes qui paraissent vraiment gênantes, par exemple des omissions grossières résultant d'un saut du même au même, le texte de **P** en est préservé, ce qui témoigne d'une certaine intelligence de la part de son copiste ou de celui de son modèle dans la gestion des variantes. La situation est un peu différente pour *PN2*, dont les traités font directement suite à *Mot. An.* dans le *codex*. Le copiste de l'antigraphe semble désormais s'être décidé à adopter un procédé de comparaison plus systématique, et l'on n'observe plus autant ce phénomène de vagues successives. C'est approximativement le texte du type ***μ*** qui prime aux deux tiers, avec néanmoins une présence importante de leçons issues de **β** – cela correspond approximativement à la situation de la phase (4) pour *PN1*. Comme ces leçons **β** arrivent le plus souvent par

petites grappes, on a l'impression que le copiste jette régulièrement des coups d'œil à son second exemplaire. Si donc la proportion des leçons du type μ est plus importante pour *PN2*, cela ne semble pas vraiment résulter d'une décision franche et claire de rejet à l'égard de β de la part du copiste.

Fautes de **P**

Sens.

442^a20–21 καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ἔστιν· ἐπτὰ γὰρ ἀμφοτέρων εἰδη om. **P** (saut du même au même)
447^a8–9 ὃν ἔστι ἀντίληψιν διὰ τινος μεταξὺ **P** ex Alex^p(135.6) : ὃν ἔστι μεταξὺ **vulg.**

Mem.

453^a6–7 τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι οὐ μόνον κατὰ τὸν χρόνον ἀλλ’ ὅτι τοῦ μὲν om. **P** (saut du même au même)

Somn. Vig.

457^a11 φαίρεται **P** : φέρηται ἄνω **cett.**

457^b11 οὐ πότερον **P** : πότερον **cett.**

458^a16 τῶν δὲ ἐν τῇ καρδίᾳ om. **P** (saut du même au même)

Insomn.

458^b6 τᾶλλα om. **P**

459^b8–9 τρόπον δὲ τὸν αὐτὸν **P** : τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον **vulg.**

462^a23 σαφῶς **P** : εὐθὺς **cett.** (anticipation de ^a25)

Juv.

468^b18 τὰς ἀποφυτείας αὐτῶν **P** : τὰς ἀποφυτείας **vulg.**

Resp.

476^a28–29 οὐτε γὰρ ἀναπνέοντες ἄμα καταδέχονται τὴν τροφήν οὐτε ἐκπνέοντες **P** : οὐτε γὰρ ἀναπνέοντες ἄμα καταδέχονται τὴν τροφήν **vulg.**

L'histoire ultérieure du manuscrit *Vat. 1339* commence avec les titres et annotations qu'il contient. La manière dont les différents traités sont séparés est complexe. Le copiste réserve normalement une nouvelle ligne, parfois une nouvelle page, pour faire débuter un nouveau traité ou un nouveau livre d'un traité et réserve l'espace correspondant au titre et à la première lettre. Ceux-ci ont en effet été consignés dans le manuscrit par la suite, mais le détail de l'opération révèle qu'elle est intervenue sans lien avec la confection originelle. La main des titres, beaucoup plus récente, présente un *ductus* négligé et clairement tardif qui contraste peu avantageusement avec le soin apporté par Iosaph au texte principal. En outre, elle intervient directement dans le texte au début du cinquième livre du traité *Hist. An.* (f. 364^v). La leçon originelle du manuscrit diffère du texte usuel et fait débuter le livre V par les mots καὶ πρῶτον περὶ τῶν πρῶτων λεκτέον, ce qui correspond à peu près à 539^a2 dans l'édition de Bekker (1831) : il manque les quatre premières lignes du livre. La main en charge des titres est

alors intervenue pour rétablir le texte usuel⁴⁸. Par ailleurs, la division de la seconde partie de *PN1* semble avoir posé problème dès le départ. Le copiste originel a en effet réservé l'espace pour un titre au début du traité *Mem.* (f. 228). Celui qui a par la suite été inséré, περὶ μνήμης καὶ ὑπνου καὶ τῆς καθ' ὑπνον μαντικῆς, recouvre en fait ce traité et les trois suivants, selon la division usuelle. Ioasaph a tout de même souhaité marquer une forme de séparation entre ceux-ci, au moyen de semi-titres qu'il a cette fois écrits lui-même, placés en bout de ligne (la première lettre est destinée à être tracée à l'encre rouge, ce qui n'a pas toujours été fait), et non pas sur une nouvelle ligne comme pour les titres véritables. On trouve ainsi ces semi-titres au début du traité *Somn. Vig.* (περὶ ὑπνου, f. 232^v), du traité *Insomn.* (περὶ ἐνυπνίων καὶ φαντασμάτων, f. 238^v). Le procédé a été repris, par une autre main semble-t-il, pour *Div. Somn.* (περὶ μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὑπνοῖς γινομένης, f. 243 – le titre est cette fois tracé à l'encre rouge, ce qui n'est autrement le cas que pour l'indication du début du premier livre du traité *An.* qui a été placée tout en haut du f. 178). Cette situation a posé problème lorsque le *codex* a été doté d'une table des matières, laquelle ne respecte pas toujours les titres exacts qui figurent dans le manuscrit (en donnant par exemple περὶ μορίων ζῶιων au lieu de περὶ ζῶιων μορίων) et est assez peu cohérente quant à cette deuxième moitié de *PN1*, pour laquelle elle donne comme titres successifs περὶ μνήμης καὶ ὑπνου καὶ ἀναμνήσεως καὶ ἐγρηγόρσεως (mêlant bizarrement le titre ancien περὶ μνήμης καὶ ὑπνου au deux titres modernes des traités *Mem.* et *Somn. Vig.*), περὶ ἐνυπνίων καὶ φαντασμάτων et περὶ τῆς κατ' αὐτῶν μαντικῆς, ce qui fait disparaître *Somn. Vig.* en tant que traité à part alors qu'il est tout autant séparé du reste que les deux autres traités du sommeil dans le manuscrit.

Une autre intervention notable dans le manuscrit est celle de Georges Scholarios (devenu patriarche sous le nom de Gennadios de 1454 à 1464 grâce à son opposition antérieure à toute politique unioniste) qui a annoté le manuscrit d'une manière aussi sporadique qu'érudite au sein d'une section du texte du livre II du traité *An.* (ff. 192^{rv}, 195^{rv}, 196^r) et au début du traité *Sens.* (f. 214^{rv})⁴⁹. On peut établir qu'il a procédé en ayant sous les yeux un autre manuscrit puisqu'il corrige une importante omission survenue dans le texte de **P** pour *An.* II, concernant les mots ἰδιον μὲν ὁ μὴ ἐνδέχεται ἔτεραι αἰσθήσει αἰσθάνεσθαι καὶ περὶ en 418^a11–12 (f. 195^r). Scholarios semble ainsi s'être tourné vers le manuscrit de manière ponctuelle dans le cadre d'une activité d'enseignement. C'est une observation importante, en ce qu'elle permet d'établir que le manuscrit se trouve à Constantinople au cours du troisième quart du XV^e siècle. Elle renforce de surcroît le lien entre **P** et la famille **μ** : tous les membres conservés de celle-ci sont en effet liés, de près ou de loin, à l'activité de Matthieu Camariotès, un disciple très proche de Scholarios (qui le fait nommer Grand Rhéteur).

⁴⁸ La chose n'est curieusement pas signalée par Berger (2005), qui remarque en revanche, p. 131, quelques corrections effectuées dans le texte de **P** à partir de l'édition aldine.

⁴⁹ La main de Scholarios a été identifiée au f. 192 par Harlfinger (1971a), p. 416 (voir aussi Berger [2005], p. 131), j'étends l'identification aux autres annotations laissées dans le manuscrit par cette même main.

Le manuscrit s'ouvre aujourd'hui par un magnifique blason doré (f. 1), entouré par l'inscription IA. PIC. ARAG^s DE CASTELLA POSUIT. Les efforts visant à identifier le possesseur ayant laissé une telle marque ont abouti à deux candidats possibles : le célèbre *condottiere* Jacopo (ou Giacomo) Piccinino (1423–1465), actif dans les entreprises militaires milanaises avant d'entrer au service de Ferdinand I^{er} de Naples (ce qui expliquerait la connexion aragonaise) jusqu'à ce qu'il le fasse ensuite exécuter, et le cardinal Jacopo Piccolomini (né Ammanati ; 1422–1479), très proche de Pie II qui en fait son neveu par adoption en 1460. Le premier est avancé par de Nolhac (1887), p. 173, qui prétend reconnaître son blason, le second par Piccolomini (1899), qui reconnaît ce même blason et cette même inscription dans les manuscrits donnés par Jacopo Piccolomini à la magnifique bibliothèque de la cathédrale de Sienne que le futur Pie II avait fait construire. C'est au second qu'il faut donner raison⁵⁰ : il donne en effet une reproduction du même blason issue d'un manuscrit aujourd'hui conservé à la *Biblioteca comunale degli Intronati* de Sienne avec la cote K.VI.63 et issu du fonds de la cathédrale. De surcroît, Jacopo Piccinino paraît tout de même être mort un peu trop tôt pour pouvoir avoir fait l'acquisition d'un manuscrit passé entre les mains de Scholarios, la dernière étude biographique à lui avoir été consacrée, Ferente (2005), ne mentionne aucune collection de manuscrits qui puisse être reliée à sa personne, ni même des préoccupations de ce genre. Au contraire, un essai déjà ancien de reconstitution de la bibliothèque de Piccolomini dû à Frigola (1981) a permis de répertorier vingt-deux manuscrits. Cette collection inclut même un autre *Vat. gr.*, le numéro 96, que l'on sait avoir été possédé par Camariotès et qui pourrait donc avoir connu un destin semblable. Le *Vat. gr.* 1339 a en tout cas été reconnu dans l'inventaire de la bibliothèque de Fulvio Orsini (1529–1600) sous la cote M.G. 10 (« *Aristotele tutte l'opere naturale, et de historia animalium, tutte in un volume in pergamena, libro conservatissimo, ligato alla greca in corame lionato* ») par de Nolhac (1887), laquelle intègre les collections du Vatican en 1602.

4.3 PN2 : Les manuscrits *Erlangens*. A 4 E^r et *Paris*. 2027 P^f

Les manuscrits *Erlangensis* Universitätsbibliothek A 4 (E^r)⁵¹ et *Parisinus graecus* 2027 (P^f) présentent des recensions de *PN2* extrêmement proches. Ils remontent ensemble et indépendamment l'un de l'autre à un même exemplaire dont les annotations se retrouvent simultanément dans leurs marges, voire parfois interpolées au sein de leurs textes. Les annotations qu'ils partagent sont le plus souvent brèves et dans le meilleur des cas paraphrastiques, mais elles ne se retrouvent pas dans d'autres manuscrits. Certaines contiennent tout de même des références à *Gener. Corr. (ad 480^b25, au sujet*

⁵⁰ L'identification avancée par de Nolhac (1887), qui semble avoir tiré des conclusions hâtives à partir d'initiales qui lui ont paru familières, a malheureusement été reprise dans une bonne partie de la littérature secondaire, par exemple par Bolgar (1954), p. 466.

⁵¹ Le manuscrit est aussi connu avec la cotation 1227, voir le catalogue d'Irmischer (1852), pp. 16–17 et 89

de la doctrine des quatre éléments) et à *Gener. An.* (*ad 478^a31*, au sujet de la manière dont périssent les œufs). On trouve également dans E^r la reprise d'une suggestion textuelle de Michel d'Éphèse, ce qui me conduit à supposer que leur antigraphie doit remonter à une édition influencée par le commentaire de Michel et qui l'intègre en partie au texte d'Aristote. Leur ancêtre commun semble avoir été un descendant tardif du *deperditus β* réalisé indépendamment de la transcription de B^e, lequel était accessible, sans doute à Constantinople, au cours de la première moitié du XV^e siècle. Il pourrait avoir été détruit lors de la prise de la ville en 1453, il contenait au moins *Mot. An.* et *PN2*.

Le manuscrit *Erlangens*. UB A 4 (E^r) est composite⁵². Sa partie aristotélicienne (ff. 1–99^v), celle qui m'intéresse ici au premier chef, a été intégralement transcrise par Andronicos Callistos (Ἀνδρόνικος Κάλλιστος ; mort en 1476) au début de sa carrière, sans doute alors qu'il se trouve encore à Constantinople au cours des années 1440⁵³. Elle n'est elle-même pas unitaire, comme on peut le déduire des signatures des cahiers, mais se divise en trois unités codicologiques distinctes : (I) ff. 1–70^v : *Phys.*, traité pour lequel le manuscrit est en dépit de son jeune âge un témoin précieux⁵⁴ ; (II) ff. 72–79^v : Simplicius, *In Phys.*, dont le texte est évidemment mutilé (il s'interrompt après 15.21 dans l'édition CAG) ; (III) ff. 80–99^v : *PN2 & Mot. An.* Les filigranes suggèrent que ces trois unités sont néanmoins à peu près contemporaines et qu'elles ont été confectionnées au cours des années 1440.

Cet ensemble aristotélicien a rapidement été acquis par Regiomontanus (Johannes Müller von Königsberg ; 1436–1476)⁵⁵, très certainement lorsqu'il fait partie de l'entourage de Bessarion, de 1461 à 1467. Il lui ajoute une importante section astronomique (ff. 103–208), conformément à ses intérêts personnels, qu'il copie en partie lui-même en alternance avec un collaborateur de Bessarion, Cosmas Trapézountios (Κοσμᾶς Τραπεζούντιος)⁵⁶, et réunit le tout ainsi obtenu à deux autres volumes également de la

⁵² Voir la notice de Harlfinger qui lui est consacrée dans Moraux (1976), pp. 136–139, ainsi que l'entrée correspondante du catalogue de Thurn & Stählin (1980), pp. 24–28, et la description du manuscrit par Orlandi (2023), pp. 260–262 (fac-similé du f. 8 p. 540).

⁵³ Voir à son sujet Orlandi (2023), en particulier pp. 66–68 : la section aristotélicienne du manuscrit d'Erlangen appartient à un petit groupe de manuscrits qui ne se laissent pas rattacher, contrairement à une bonne part de la production de Callistos, à ses périodes crétoise ou italienne, elle présente en outre des filigranes datés de la fin des années 1440. Le manuscrit remonte donc probablement à ses années de formation à Constantinople. La main de Callistos y a été identifiée pour la première fois par Harlfinger (1971a), p. 413 (voir également Harlfinger [1974], nn° 44–46).

⁵⁴ C'est le résultat auxquels aboutissent indépendamment l'un de l'autre Boureau (2018), pp. 127–132, au sujet du livre VII, d'après laquelle le texte du manuscrit d'Erlangen est étroitement apparenté à celui des *Vat. gr. 251* et du *Vat. Barb. gr. 136* que l'on place respectivement au sein des XIII^e et XII^e siècles, et Hasper (2020), pp. CXXVII–CCXXXII, qui, à la relation au *Vat. 1025* (XIII^e) près, partage à peu près les mêmes conclusions quant à ce manuscrit.

⁵⁵ Voir la biographie que lui consacre Zinner (1968).

⁵⁶ RGK I, n° 218.

main de Callistos, l'un contenant des dialogues de Platon (ff. 209–264^v : *Gorgias*, *Lysis*, *Ménexène*, *Clitophon*), l'autre les *Travaux d'Hésiode* (ff. 265–283^v). Le volume platonicien partage des filigranes avec les parties aristotéliciennes, leurs confections sont donc toutes approximativement contemporaines (fin des années 1440), tandis que ceux de la partie astronomique la rattachent au volume d'Hésiode et pointent vers les années 1460. Le statut du manuscrit au sein de la transmission des dialogues de Platon renforce l'hypothèse d'une origine constantinopolitaine : il s'agit d'un descendant du *Vat. gr. 226*, un manuscrit de Manuel Chrysoloras, pour le *Lysis* et le *Clitophon*⁵⁷ et du *Paris. gr. 2110*, confectionné au XIV^e siècle à Constantinople, dans le cas du *Gorgias*⁵⁸.

Il faut donc se représenter l'histoire initiale du manuscrit de la façon suivante. Le jeune Regiomontanus, déjà féru d'astronomie, promet sur son lit de mort à son maître à Vienne, Georg von Peuerbach, d'accomplir la promesse faite par celui-ci à Bessarion de produire une traduction latine de l'*Almageste* destinée à supplanter celle de Georges de Trébizonde. Pour ce faire, il rejoint en 1461 l'entourage de Bessarion en Italie et décide d'approfondir simultanément sa connaissance de la science et de la langue grecques. Il fait donc l'acquisition auprès de l'un des collaborateurs grecs de Bessarion, Andronicos Callistos, de textes grecs d'initiation⁵⁹ (Platon, selon un exemplaire qui avait été copié quelques décennies auparavant, et Hésiode, qu'il copie pour l'occasion), que Regiomontanus fonde en un volume avec une collection de textes astronomiques qu'il fait lui-même réaliser⁶⁰. Le résultat en est le manuscrit d'Erlangen avec sa composition actuelle. La partie aristotélicienne n'a pas été acquise et intégrée en vue de l'apprentissage de la langue grecque, mais doit participer des intérêts scientifiques de Regiomontanus, qui laisse derrière lui à sa mort un autre manuscrit qui contenait le traité *Mech.*, aujourd'hui perdu⁶¹.

57 Voir respectivement Martinelli Tempesta (1997), pp. 23–25, et Slings (1999), pp. 40–41.

58 Voir Serrano Cantarín & Díaz de Cerio Díez (2000), pp. 353–355. Comme le relève Orlandi (2023), p. 67 n. 56, on peut être à peu près certain du fait que le *Paris. 2110* est demeuré à Constantinople après sa confection parce que c'est en cette ville qu'il est acheté par Filelfo dans les années 1420 – voir Martinelli Tempesta & Speranzi (2018), p. 203.

59 Martinelli Tempesta (1995) a montré que le texte du *Lysis* porte encore les traces du processus d'apprentissage de la langue grecque par Regiomontanus. Zinner, dans une lettre en date du 21 janvier 1938 au directeur de la bibliothèque de l'Université d'Erlangen, Stollreither, mentionnée par Thurn & Stählin (1980), pp. 26–27, était parvenu à la même conclusion quant au texte de Hésiode (qui en effet était souvent employé de la sorte) en raison de la nature très élémentaire des annotations. Il en déduit que Regiomontanus a acquis le manuscrit ou certaines ses différentes parties au début de son séjour en Italie, vers 1461.

60 Une annotation en bas du f. 111^v de la main de Regiomontanus signale qu'il a recours à un exemplaire de la bibliothèque de Bessarion pour vérifier son texte.

61 Zinner (1968), p. 331 n. 70. Comme le note Harlfinger (*in Moraux [1976]*, p. 138), il y a fort à parier que son texte devait être étroitement apparenté à celui du *Paris. Suppl. gr. 541*, également de la main d'Andronicos Callistos, qui partage un filigrane avec le manuscrit d'Erlangen et donne une recension très élaborée (et contaminée) du texte (voir van Leeuwen [2013], p. 197).

L'histoire ultérieure du manuscrit d'Erlangen ne pose pas de difficulté particulière, le volume semble n'avoir jamais quitté Nuremberg, ville où Regiomontanus passe la fin de sa vie à partir de 1471 avant de repartir pour l'Italie juste avant sa mort en 1476. N'ayant pas d'héritier direct, Regiomontanus lègue ses manuscrits à la ville qui ne s'en fait pas grand cas et accepte assez facilement de s'en séparer lorsque des acheteurs se présentent⁶². Le manuscrit est employé par Joachim Camerarius (Jakob Ziegler ; 1500–1574) lorsque celui-ci fait paraître un recueil de textes astronomiques grecs (sous le titre *d'Astrologica*) à Nuremberg en 1532, qu'il explique à la première page de sa traduction latine avoir trouvés dans cette ville même dans un manuscrit que Regiomontanus y a laissé à sa mort, manuscrit que l'on peut sans peine identifier à l'actuel *Erlangens. A 4*⁶³. On perd ensuite sa trace jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : le manuscrit semble être néanmoins demeuré sans interruption au même endroit, puisqu'une note au f. II^v indique qu'il est légué à la bibliothèque de l'Université d'Erlangen (qui vient d'être fondée en 1742 à Bayreuth et presque aussitôt déplacée à Erlangen) par l'un de ses premiers professeurs, Johann Paul Reinhard (1722–1779), qui dirige également sa bibliothèque de 1755 à 1764. La seule petite difficulté concerne une autre annotation figurant sur ce même feuillet selon laquelle le manuscrit aurait été acquis par Ludwig Camerarius (1573–1651), petit-fils de Joachim Camerarius, auprès du patriarche de Constantinople, ce qui ne saurait être que faux au vu de l'ensemble des éléments précédents et doit correspondre à une légende familiale embellissant quelque peu la vérité historique.

Le manuscrit *Paris. gr. 2027 (P^f)* présente aussi un contenu très divers mêlant des textes d'Aristote à divers petits traités théologiques et scientifiques, anciens et modernes. Il a été, comme l'indique la souscription qu'il a laissée au f. 50, copié pour l'essentiel par Jean Syméonakis (Ιωάννης Συμεωνάκης ; mort vers 1451)⁶⁴, le protopape de Candie (en Crète) qui est actif pendant la première moitié du XV^e siècle⁶⁵, en 1439⁶⁶.

⁶² Zinner (1968), pp. 245–265.

⁶³ Zinner (1968), pp. 331–333 n. 71. Au sujet de la biographie de Camerarius l'Ancien, surtout connu pour son amitié avec Philipp Melanchthon, voir Wartenberg (2003).

⁶⁴ Ainsi que par un autre copiste à l'écriture proche, notamment pour la partie inférieure du f. 209, comme déjà remarqué par Escobar (1990), p. 101.

⁶⁵ Voir à son sujet l'étude de Mercati (1946), ainsi que les quelques compléments apportés par Stefec (2012c), p. 39. Syméonakis enseigne le grec et travaille fréquemment pour le compte de lettrés italiens, comme Marco Lippomano, son duc, pour lequel il transcrit *Mech.* dans le *Marc. gr. IV 57*, Francesco Barbaro et Rinuccio d'Arezzo. On considérait jusqu'à récemment la date de 1449, supposée à tort être celle de la confection de la première partie du *Paris. 2027*, comme le dernier *terminus post quem* disponible pour dater son décès, mais une lettre de son petit-fils de l'année 1454 signale qu'il est mort environ trois ans auparavant, c'est-à-dire vers 1451, après avoir rédigé son testament en 1449 – voir Despotakis (2020), p. 19 n. 102.

⁶⁶ La date reportée au sein de la souscription (1449) est contredite par l'indication de l'indiction. Considérant la seconde comme plus fiable, P. Isépy a proposé de corriger celle-là en la reculant d'une décennie (voir Primavesi [2020], p. 138 et n. 289). Si en revanche l'on se fie davantage à l'indication de l'*Annus domini*, il faudra corriger l'indiction, comme l'avait proposé Omont (1892), p. 15 (suivi notamment par Mondrain [2011], p. 93).

La composition interne du *codex* est proprement aberrante et ne correspond certainement pas à un projet d'ensemble : les traités de la collection des *PN* avec *Mot. An.* (ff. 133–210^v) sont séparés par une dizaine de feuillets d'une autre partie aristotélicienne qui contient les traités *An.* et *Met.* (ff. 1–111). Pire encore, *PN2* (ff. 133–156^v) est placé dans le *codex* avant *PN1*, au sein desquels *Mem.* et les traités du sommeil (ff. 157–180^v) sont suivis des traités *Mot. An.* (ff. 180^v–190), puis *Sens.* (ff. 191–210^v), dans un ordre qui ne se retrouve dans aucun ordre témoin et qui est contraire à toutes les indications fournies par le texte. C'est néanmoins cet ordonnancement que l'on retrouve dans les deux πίνακες grecs du traité (ff. B^v-C et D^v) dont le premier paraît remonter au XV^e siècle, si bien qu'il faut supposer que l'état actuel du manuscrit remonte à une date assez proche de la confection de ses différentes unités. Les pages de garde comprennent également le petit prologue au traité *An.* plaçant le traité au sein des recherches sur la nature (ff. C^v-D), prologue que l'on retrouve dans d'autres manuscrits crétois du XV^e siècle liés au cercle d'Apostolis⁶⁷ : ce texte se retrouve même ailleurs dans le manuscrit, au f. 50^v, c'est-à-dire sur à la toute fin du dernier cahier de la recension du traité *An.*, où il a été copié par Syméonakis lui-même, si bien que le prologue se retrouve à faire suite au traité. Je suppose donc qu'il a été transcrit à cet endroit par Syméonakis à des fins de remplissage, puis qu'il a simplement été recopié à une date ultérieure au début du manuscrit, ce qui correspond davantage à sa position naturelle. La souscription en bas du f. 50 invite en effet à penser que la fin du traité *An.* devait originellement correspondre à la fin du volume projeté.

L'organisation du *codex* en cahiers (de longueur souvent variable) et les signatures grecques qui y sont encore visibles témoignent du fait que ses différentes sections aristotéliciennes appartiennent originellement à des unités codicologiques distinctes. Le manuscrit n'ayant pas encore fait l'objet d'une description de ce genre, j'en présente brièvement la composition de ce point de vue :

- (I) (ff. 1–50^v) *An.* : six cahiers dont la numérotation est à peu près continue. On trouve ainsi les signatures α à la fin du premier cahier (en bas du dernier *verso*, f. 8^v), puis β au début du deuxième (f. 9, en haut du premier *recto*), γ au début et à la fin du troisième (ff. 17 et 24^v), δ à la fin du quatrième (f. 32^v), ϵ au début du cinquième (f. 33) et ζ au début du sixième (f. 41). Le prologue au traité *An.* a été transcrit sur le *verso* de l'ultime feuillett (f. 50^v).
- (II) (ff. 51–116^v) *Met.*, dans une recension incomplète : huit cahiers. On trouve une signature ι^{ov} à l'encre sépia en bas du f. 60^v, à la fin du premier cahier, puis une numérotation continue à l'encre noire en haut du premier *recto* de $\iota\alpha$ (f. 61) à $\iota\zeta$ (f. 109) qui ne se raccorde pas à celle de la partie précédente. Le texte s'interrompt après 1020^b16, à la fin du f. 111. Les derniers feuillets du dernier cahier (ff. 111^v–116^v) sont laissés vierges, vraisemblablement parce que le copiste n'a pas achevé son travail.

⁶⁷ Cf. supra.

- (III) (ff. 117–132^v) contenu divers (extraits d'une traduction de Thomas d'Aquin, de Ptolémée, entre autres)⁶⁸ : structure irrégulière, le premier cahier porte la signature α (en haut du f. 117).
- (IV) (ff. 133–156^v) PN2 : trois quaternions. On lit de nouveau en haut du f. 133 l^{ov} à l'encre sépia.
- (V) (ff. 157–212^v) PN1 : sept quaternions. Le *recto* du premier feuillet du premier cahier porte la signature υβ à l'encre sépia (en haut du f. 157). La section présente un autre système de signatures à peu près continu à l'encre noire en bas du *recto* dernier feuillet de chaque cahier, de β (f. 164^v) à ζ (f. 196^v). Le texte du traité *Sens.* est séparé par un *verso* vierge (f. 190^v). Les feuillets 211 et 212 sont intégralement vierges.
- (VI) (ff. 213–235^v) traité du patriarche Ephinanius : trois cahiers.

Deux systèmes de numérotation des cahiers coexistent ainsi dans le manuscrit, lesquels entrent en contradiction à la fois l'un avec l'autre et avec la composition actuelle du *codex*. Le premier, probablement plus ancien, est à l'encre noire. Il indique que la partie I, celle qui contient le traité *An.*, est originellement destinée à être placée au début d'un *codex* – c'est par elle que s'ouvre le *Paris. 2027* – et que la partie II, celle qui contient le traité *Met.*, est destinée à succéder à une séquence de dix cahiers, ce qui n'est pas le cas dans le manuscrit actuel (cela ne correspond pas à non plus à un positionnement que l'on pourrait obtenir en lui antéposant les parties suivantes), tandis que la partie V, celle qui contient *PN1*, est, elle aussi, destinée à être placée au début d'un *codex*, faisant suite à un unique cahier. J'en déduis donc que les parties I et III, en dépit du lien doctrinal évident qui unit *An.* à *PN1*, n'appartiennent pas originellement à une même collection. Le second système, à l'encre sépia, distingue les parties II et IV comme formant deux unités et remonte à un volume où la partie V fait suite à onze cahiers. Il est possible que cela corresponde à un arrangement II-IV-V, ce qui correspondrait au nombre indiqué tout en étant absolument incompatible avec le premier système.

Aussi est-il raisonnable de considérer que les deux aberrations quant à l'ordonnancement des *PN* dans l'état actuel du manuscrit résultent des aléas d'un processus de recomposition. La position du traité *Sens.* après le reste de *PN1* (et très éloignée de la position initiale du traité *An.*) est rendue suspecte par le *verso* vierge qui l'en sépare, alors que le copiste ne réserve pas d'ordinaire de nouveau feuillet pour le début des traités. Il semble ainsi s'agir d'un ajout de dernière minute. Le fait que *PN1* succède à *PN2*, là où c'est normalement l'inverse que l'on observe (comme les textes l'imposent), est, lui aussi, rendu suspect par le fait que les signatures des cahiers contenant *PN1*

⁶⁸ Cette partie du manuscrit comprend deux petits textes religieux rédigés par Syméonakis lui-même (ff. 118^v et 132^{rv}) qui ont été édités par Mercati (1946), pp. 40–42. Ils semblent remplir une fonction intercalaire au sein du *codex*.

remontent à un état où ces textes se trouvent au début de leur *codex* d'appartenance. Il faut en tout cas se représenter que Syméonakis destine au départ plusieurs de ces pièces aristotéliennes, voire toutes (*An.*, *Met.*, *PN1*, *PN2*), à des volumes distincts. C'est ce que confirme l'observation selon laquelle Syméonakis a recouru à au moins trois modèles différents. Ces pièces ont ensuite été rassemblées en un seul manuscrit avec diverses autres productions de sa main, aboutissant au *Paris. 2027* en son état actuel. Il est probable que la personne ayant effectué cette opération soit également celle à l'origine de la première table des matières grecque et de la duplication du prologue au traité *An.*, si bien qu'il pourrait s'agir d'un membre du cercle d'Apostolis, père ou fils, en Crète (à l'instar d'à peu près tous les copistes de l'île du XV^e siècle) qui intervient en vue de vendre le manuscrit ainsi constitué à un humaniste italien, peut-être celui-là même à l'origine des annotations grecques et latines ultérieures que l'on y rencontre⁶⁹.

Le premier possesseur connu du manuscrit était jusqu'à récemment Niccolò Leoniceno, mais Speranzi (2020), p. 195 n. 31, a annoncé il y a peu avoir découvert que le manuscrit faisait partie de la bibliothèque de Lauro Quirini (1420–1479)⁷⁰, qu'il semble avoir constamment étendue, en particulier en se liant d'amitié avec Michel Apostolis après son installation en Crète en 1452 où sa famille possède des terres. Je constate en effet que nombre des annotations gréco-latines se laissent rattacher à sa main. En attendant la parution de l'étude de Speranzi, on peut donc se représenter l'histoire du manuscrit ainsi. Ses différentes composantes font partie des papiers laissés derrière lui par Syméonakis à sa mort : certains textes semblent avoir été copiés pour des raisons surtout personnelles, d'autres ne sont pas achevés (en particulier *Met.*). Michel Apostolis, ou un membre de son entourage, en hérite et les fait rassembler en un unique volume. Celui-ci est vendu à Lauro Quirini, qui n'était pas du genre à dédaigner un manuscrit aussi composite au vu de sa passion de collectionneur et de son intérêt pour les florilèges. Les contacts de Quirini avec Venise et son rôle d'intermédiaire dans la circulation des manuscrits entre la Crète et les humanistes de Vénétie expliquent comment il est ensuite parvenu à Niccolò Leoniceno (1428–1524), dont l'intérêt pour l'histoire naturelle est connu⁷¹. La trajectoire du *Paris. 2027* épouse ainsi celle d'autres manuscrits crétois de l'époque, en particulier celle du tout aussi composite *Paris. 1865*, un manuscrit copié en majeure partie par Apostolis, augmenté par Quirini et finalement acquis par Leoniceno. Les deux manuscrits entrent ensuite avec une partie importante

⁶⁹ Par exemple aux ff. 1, 29^v, 30, 40, 51, 133^v, 134, 136 (où une conjecture grecque est introduite en latin (*deest puto* καὶ ὡς, ce qui montre que la même personne est responsable du grec et du latin), etc. Certaines annotations ont un contenu lexical (par exemple au f. 136^v : πτόρθοι rami).

⁷⁰ *Ex-Anonymus 9* chez Harlfinger (1971a), identifié par Rashed (2001), p. 260. La recherche récente n'a de cesse de découvrir sa main dans des manuscrits, si bien que l'étendue attestée de sa collection s'accroît presque d'année en année : pour un bilan provisoire, voir Monfasani (2018).

⁷¹ Le manuscrit a été identifié au sein des inventaires des bibliothèques de Leoniceno par Mugnai Carrara (1991), p. 129.

de la bibliothèque de Leoniceno en la possession du cardinal Niccolò Rodolfi (1501–1550)⁷², dont la collection finit par intégrer la Bibliothèque du Roi.

Les exemplaires employés par Syméonakis pour la confection des parties aristotéliennes du *Paris. 2027* sont remarquables. P^f descend pour *PN1* comme pour *Mot. An. et Met.*⁷³ directement du *Paris. 1853* (E). En revanche, en ce qui concerne le traité *An.* le texte du *Paris. 2027* est plutôt rapproché par Siwek (1965), p. 35, de celui du *Paris. 1852*, copié par un autre copiste crétois actif au cours de la première moitié du XV^e siècle, Jean Chionopoulos (Ιωάννης Χιονόπουλος)⁷⁴, lequel est lié au cercle d’Apostolis via sa collaboration avec Calophrenas⁷⁵. C'est un peu étrange, étant donné que le traité *An.* figure déjà dans E (même si sa recension présente quelques particularités historiques), mais il faut se rappeler que la copié du traité par Syméonakis n'a sans doute originellement aucun lien codicologique avec celle du traité *Met.* qui se trouve aussi dans le *Paris. 2027*. Pour *PN2*, le texte de P^f est tellement proche de celui de E^r que l'on ne peut que s'imaginer qu'ils descendent tous deux directement du même antigraphhe. Cela ne va pas sans poser une certaine difficulté géographique si l'on suppose que l'un a été réalisé à Constantinople et l'autre en Crète ; il n'y a cependant rien d'impossible à supposer que Syméonakis se serait rendu à la capitale (ce qui pourrait contribuer à expliquer comment il a eu accès au *Paris. 1853*, dont on ne connaît, que je sache, pas d'autre descendant crétois et même que très peu de descendants de manière générale, *Vat. 261* – qui est constantinopolitain – excepté). Le changement de modèle d'une partie des *PN* à l'autre s'explique évidemment par l'absence de *PN2* dans E, ainsi que sans doute de *PN1* dans l'exemplaire perdu de la famille **β** à l'origine du texte de P^f et de E^r. Le fait que *PN1* et *PN2* soient issus dans le manuscrit de deux sources textuelles différentes renforce l'observation selon laquelle ils correspondent originellement à des unités codicologiques indépendantes qui n'ont été rassemblées qu'*a posteriori*.

Fautes de E^r et P^f

Long.

465^a4 εῖναι E^rP^f : εἰσὶ cett.

465^b2 καὶ E^rP^f : ἔσται cett.

465^b6 ἐναντίων om. E^rP^f

466^a4–5 μέλιττα γὰρ ἐντομος οὖσα πολυχρονιώτερα ἐνίων ἐντόμων E^r : μέλιττα γὰρ ἄναιμος οὖσα πολυχρονιώτερα ἐνίων ἐναίμων P^f : μέλιττα γὰρ πολυχρονιώτερον ἐνίων ἐναίμων cett.

466^a13 οἶον om. E^rP^f

466^b4 θυμὸν E^r : τὸ θερμὸν P^f : χυμὸν vulg.

466^b30 ὥσπερ om. E^rP^f

72 Muratore (2009) II, pp. 51–52.

73 Voir Bernardinello (1970), pp. 90–97, et Harlfinger (1979), sigle X dans les deux cas.

74 Identification par Harlfinger (1971a), p. 410.

75 Voir, à propos de Chionopoulos, Stefec (2012b), pp. 39–44. Le prologue au traité *An.* est absent du *Paris. 1852*, mais l'on peut penser que c'est en raison de son état actuel : ses premiers feuillets ont été arrachés.

*Juv.*468^a1 ἀρχῆν om. **E^rP^f**469^a29–30 ἐν τῷ μέσῳ διὰ τῆς οὐσίας **P^f**: ἐν τῷ μέσῳ τῆς οὐσίας **E^r**: ἐν τῷ μέσῳ δὲ τῆς οὐσίας **cett.**470^a14 πληθῆς (sic) **P^f**: πλήθος **E^r**: πλήθει τῆς **cett.***Resp.*471^b6 μὲν om. **E^rP^f**471^b9 δ' ἀν om. **E^rP^f**472^a3 οὐθὲν om. **E^rP^f**472^a26 καὶ om. **E^rP^f**472^b1 θλίψιν **E^rP^f**: σύνθλιψιν **cett.**473^b3 εἰτεῖν **E^rP^f**: εἰσὶν **cett.**474^a22 ὅμως **E^rP^f**: ὄμοιῶς **cett.**475^a19 γάρ om. **E^rP^f**476^a22 μὲν om. **E^rP^f**478^b5 πᾶσιν ἐνταῦθα ἡ καρδία **E^rP^fP**: ἐνταῦθα ἡ καρδία **cett.***VM*478^b29 τοῖς διατελέσου **E^rP^f**: τοῖς μὴ ἀτελέσιν **cett.**Fautes de **E^r***Long.*465^a31 ἄλλῃ **E^r**: ἄλλως **cett.**465^b21 εἰρημένων ἔστω **E^r** ex Mich(94.7) : εἰρημένων **vulg.** (reprise d'une conjecture de Michel)465^b23 ἔξεπιτολῆς **E^r** : διὸ ἡ ἐλάττων φλόξ κατακαίεται ὑπὸ τῆς πολλῆς **cett.**465^b29 οὐδαμῶς **E^r** : οὐδαμοῦ **vulg.**466^a17–18 θηράσειε **E^r** : θεωρήσειεν **cett.**466^b31 ὡς γάρ ἡ φλόξ φθείρει τὴν ὥλην, οὕτω **E^r** : οὕτω **vulg.** (interpolation)*Juv.*469^a22 διὰ τοῦ ἐγκεφάλου **E^r** : διὰ τὸν ἐγκέφαλον **cett.**470^a13 ἀντιφράττεται **E^r** : ἀντιφράττει **vulg.**470^a32 διαστρόβλητα **E^r** : ἀστρόβλητα **vulg.***Resp.*471^a15–16 ἐκπνεῖν καὶ ἐκπνεῖν **E^r** : ἐκπνεῖν καὶ ἀναπνεῖν **cett.**472^b26 σχέδον om. **E^r**475^a20 ὑπὸ τὸ ὑπόζωμα om. **E^r**476^a7 οὐδαμῶς **E^r** : ὥπταί πω **vulg.**477^b20 ἐν τάχει **E^r** : ἀν ταχὺ **cett.***VM*479^a19 μακρᾶς **E^r** : μικρᾶς **cett.**480^b10 εἰσηπνοή **E^r** : ἀναπνοή **cett.**Fautes de **P^f***Long.*464^b23 τὸ αὐτὸ ἔτερον **P^f**: τὸ αὐτὸ **cett.**466^a10 ἐναίμοις ζώοις **P^f**: ἐναίμοις **cett.**466^b15 ἄρτιον **P^f**: αἴτιον **vulg.**

*Juv.*467^b23 ὑπάρχει **P^f** : ὑπάρχειν **cett.**467^b29 ἀπαντᾶν ἀποπερατοῦσθαι **P^f** : ἀπαντᾶν **cett.** (interpolation depuis une scholie également présente dans **E^r**)468^a19 ταύτην τοῖς πορευτικοῖς ὑπηρεσίαν **P^f** : ταύτην τὴν ὑπηρεσίαν **cett.**468^b16–17 δῆλον ... φυτῶν om. **P^f** (saut du même au même)469^a7 ἄλλων om. **P^f**469^b33 ἐν τῇ θεμένῃ **P^f** : ἐντιθεμένῃ **cett.**470^a5 ὕσπερ **P^f** : ὡς εἰπερ **cett.**470^a9–11 τῷι καλουμένῳi ... πεπυρωμένοι om. **P^f** (saut du même au même)*Resp.*471^b25 λαμβάνειν τότε λευκὸν αἴτιον οἶον τὸ ψυχεῖν τὸ ἔμφυτον θερμὸν **P^f** : λαμβάνειν **cett.** (interpolation)473^a5–6 ὑπερβάλλεσθαι **P^f** : ὑποβάλλεσθαι **cett.**475^a19 ἄδοντες ὅσοι μείζον ὄντες, ἀνάλογοι εἰσὶν ἄρρεσιν **P^f** : ἄδοντες ἄιδουσιν **cett.** (interpolation)477^b10 τὰ μὲν γὰρ ἐνύδρων ἄναιμα **P^f** : τὰ μὲν γὰρ ἄναιμα **cett.***VM*478^b30 οἶον om. **P^f**479^a6 σκεῖσθαι **P^f** : συγκεῖσθαι **vulg.**479^a12–13 τοῖς μὲν ... καὶ γινομένων om. **P^f** (saut du même au même)479^a13 ταῦτα τὰ μόρια κινεῖν τὸ πνεύμονα καὶ τὰ βραγχία **P^f** : ταῦτα τὰ μόρια κινεῖν **vulg.** (glose)479^b6 θάνατος μάρανσις τοῦ μορίου δι' ἀδυναμίαν τοῦ καταψύχειν ὑπὸ γήρως τί μὲν οὖν ἔστι γένεσις καὶ θάνατος **P^f** : θάνατος **vulg.** (interpolation)479^a6 ὕσπερ **P^f** : ὅπερ **cett.**

4.4 Les extraits du traité *Mem.* dans l'*Anthologie* de Stobée

L'*Anthologie* de Jean Stobée contient un bref ensemble de notes de lecture relatives au traité *Mem.* au chapitre XXV, celui consacré à la mémoire, du livre III de l'ouvrage⁷⁶.

⁷⁶ L'ouvrage de Stobée nous est parvenu en deux ensembles séparés, de deux livres chacun, connus respectivement sous le nom d'*Eclogae physicæ et ethicæ* (livres I et II, qui doivent leur relative célébrité à leur usage par Diels [1879] en vue de la reconstruction des *Placita d'Aëtius*) et de *Florilegium* (livres III et IV, lesquels sont généralement beaucoup moins fréquentés). Notre plus ancienne source d'information à ce sujet, Photius, est familier de cette division en deux volumes et nous assure néanmoins qu'il s'agit bien d'un ouvrage unique en quatre livres (la section 167 de la *Bibliothèque* s'ouvre ainsi : ἀνεγνώσθη ἐκλογῶν, ἀποφθεγμάτων, ὑπόθηκῶν, βιβλία τέσσαρα ἐν τεύχεσι δυσὶ ...). Pour une présentation générale de l'ouvrage de Stobée, voir Mansfeld & Runia (1997), pp. 196–271, et Piccione & Runia (2001). Je rappelle que nous ne savons pratiquement rien de son auteur, de son milieu, ou de ses motivations. Les seuls éléments dont nous disposons sont les suivants. Son nom nous indique uniquement qu'il est originaire de Stobi, au nord de la Macédoine. Il doit avoir vécu avant le premier auteur qui lit sa production, à savoir Photius, et après l'auteur le plus récent parmi ceux qui sont lus par lui, à savoir Thémistius (qui meurt en 388), si bien qu'on place généralement l'activité de Stobée au V^e siècle. Photius nous apprend que Stobée dédie son ouvrage à son fils, dénommé Septime, en vue de lui inculquer la φιλοπονία et qu'il s'ouvrait par une sorte d'éloge de la philosophie, associée à une présentation des principales écoles. Cette ouver-

Étrangement, ce passage semble avoir échappé à l'attention de tous les éditeurs d'Aristote, et ce alors que les philologues ont depuis longtemps pris l'habitude de comparer les leçons des manuscrits à celles de Stobée dans le cas d'autres auteurs, en particulier de Platon qui est très bien représenté dans l'*Anthologie*⁷⁷. La première mention de ce passage dans la littérature académique dont j'ai connaissance est à mettre au crédit de Taormina (2011), qui l'a découverte assez fortuitement, guidée par un intérêt pour le traitement néo-platonicien de la mémoire. Les extraits du traité *Mem.* que reproduit Stobée sont en effet placés, au sein de la rubrique περὶ μνήμης du livre, entre des passages tirés de Porphyre, de Platon, et de Jamblique, ce qui n'est certainement pas un hasard. Stobée n'a pas toujours bonne réputation en tant que témoin textuel et son gigantesque ouvrage ne se fonde pas toujours sur une connaissance de première main des auteurs qu'il prétend citer. Néanmoins, c'est un compilateur consciencieux : lorsqu'il a un texte devant lui, il s'abstient rigoureusement de toute altération, si ce n'est celles induites par l'*oratio obliqua*, et copie servilement les passages qui lui paraissent intéressants, en limitant strictement son intervention à la sélection de ceux-ci⁷⁸.

Une rapide comparaison des extraits que Stobée fournit pour *Mem.* avec le texte transmis d'Aristote suffit à prouver que cette section de l'ouvrage remonte bien à une confrontation directe avec le traité aristotélicien, qu'elle soit le fait de Stobée ou de sa source⁷⁹. Afin de neutraliser temporairement la question de l'origine de cette section chez Stobée (Stobée est-il son auteur ou recopie-t-il un résumé antérieur ?), je désigne pour le moment son auteur originel par le sigle S. Le point important est que S abrège Aristote en sélectionnant des extraits du traité, de sorte que l'on puisse encore parvenir à remonter à son exemplaire.

ture est perdue, de même que de nombreuses sections des deux premiers livres que mentionne encore Photius. En ce qui concerne l'histoire récente du texte depuis la Renaissance on se reportera à la grande fresque de Curnis (2008).

77 Michele Curnis est l'auteur d'un bon nombre de publications à ce sujet au cours de la dernière décennie : voir notamment Curnis (2011) et (2020).

78 En ce qui concerne la méthode et la fiabilité de Stobée, voir Piccione (1999) et (2002), Reydams-Schils (2011), Searby (2011), qui tente de montrer que l'obscurité qui entoure la figure de Stobée atteste de sa qualité en tant que compilateur (« *It is somehow fitting that we know so little about the man behind arguably the most important anthology to have come down to us from Antiquity. After all, an anthology is about as close as one can get to an authorless text, and the ideal anthologist is, perhaps, that transparent author whose effects are only to be seen in the choice of selections, their arrangement and the headings under which they are grouped.* », pp. 23–24), et enfin Parmentier (2015).

79 Deux extraits de cette section de Stobée, dans un autre ordre (1^o de τοὺς τε νέους [adapté en τοὺς μὲν νέους] jusqu'à φθίστιν ou à τὸ παράπαν, selon les manuscrits ; 2^o des premiers mots jusqu'à εύμαθεῖς) se retrouvent dans les *Loci communes* faussement attribués à Maxime le Confesseur, où ils sont attribués à Platon : ils ont été prélevés de Stobée à une date ancienne, quelque part entre 650 et 900 – voir l'édition de Ihm (2001), pp. 770–771.

Stobée, III.25.3 (Wachsmuth [1884])**Aristote, *Mem.***

Ἀριστοτέλους Περὶ μνήμης

Τὴν δὲ κατοχὴν τῶν φαντασμάτων μνήμην
ἐπονομάζεσθαι, τὴν δ' ἀναπόλησιν τούτων
ἀνάμνησιν·

οὐ τοὺς αὐτοὺς δ' εἶναι μνημονικούς τε
καὶ ἀναμνηστικούς, ἀλλ' ὡς ἐπὶ πολὺ¹
μνημονικωτέρους μὲν ὑπάρχειν τοὺς βραδεῖς,
ἀναμνηστικωτέρους δὲ τοὺς ταχεῖς καὶ
εὔμαθεῖς.

διαφέρειν δὲ τῆς φαντασίας τὴν μνήμην, ὅτι
ἡ μὲν κίνησίς ἔστιν αἰσθήσεως ἐνεργούσης
ἡ διανοίας· φαντάσματα γὰρ ἄμφω λέγειν
ὅμοιώς ήμᾶς· ἡ δ' οἶον ζωγράφημά τι τῆς
ψυχῆς· τὴν γὰρ γινομένην κίνησιν τῆς
αἰσθήσεως σημαίνεσθαι τινα τύπον ἐν αὐτῇ
παραπλησίως τοῖς σφραγιζομένοις διὰ τῶν
δακτυλίων.

διὸ καὶ τοῖς μὲν ἐν κινήσει πολλῆι διὰ πάθος
ἡ δὲ ἡλικίαν οὖσιν οὐ γίνεσθαι, καθάπερ εἰς
ὕδωρ ρέον ἐμπιπτούσης τῆς κινήσεως καὶ τῆς
σφραγίδος, τοῖς δὲ διὰ τὸ ψύχεσθαι, καθάπερ
καὶ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδομημάτων, καὶ διὰ
σκληρότητα δὲ τοῦ δεχομένου τὸ πάθος οὐ
γίνεσθαι τοὺς τύπους. διόπερ τούς τε νέους
σφόδρα καὶ τοὺς γέροντας ἀμνήμονας εἶναι·
ύπορρειν γάρ τῶν μὲν διὰ τὴν αὔξησιν, τῶν
δὲ διὰ τὴν φθίσιν. ὅμοιώς δὲ καὶ διὰ τοὺς
λίαν ταχεῖς ἡ βραδεῖς· οὐδετέρους γάρ
τούτων φαίνεσθαι μνημονεύοντας· τοὺς
μὲν γάρ ύγροτέρους εἶναι τοῦ δέοντος, τοὺς
δὲ σκληροτέρους, παρ' ὁ καὶ τῶν μὲν οὐ
μένειν ἐν τῇ ψυχῇ τὸ φάντασμα, τῶν δ' οὐχ
ἄπτεσθαι τὸ παράπαν.

[449^b6] οὐ γάρ οἱ αὐτοί εἰσι μνημονικοί τε καὶ [^b7]
ἀναμνηστικοί, ἀλλ' ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ μνημονικώτεροι μὲν οἱ
[^b8] βραδεῖς, ἀναμνηστικώτεροι δὲ οἱ ταχεῖς καὶ εὔμαθεῖς

6 τε καὶ β(Ρ) : καὶ α || 7 μνημονικώτεροι] μνημονικοί **E¹ || 8**
ἀναμνηστικώτεροι] ἀναμνηστικοί **E¹**

[450^a27] δῆλον γάρ ὅτι δεῖ νοῆται τοιοῦτον τὸ
γιγνόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ [^a29] καὶ τῷ
μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτήν οἷον ζωγράφο[^a30]
φημά τι τὸ πάθος οὗ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην· γάρ [^a31]
γιγνομένη κίνησις ἐνσημαίνεται οἶον τύπον τινὰ
τοῦ αἰσθήματος[^a32]τος, καθάπερ οἱ σφραγίζομενοι τοῖς
δακτυλίοις.

**8 τοιοῦτον τὸ β(Β^e)δυ : τοιοῦτο τὸ E¹ : τοῦτο τὸ η : τοιοῦτο
τὸ C^cMi || 30 εἶναι μνήμην β(Β^e)E^cMiUμ : μνήμην εἶναι γ**

[450^a32] διὸ καὶ τοῖς [450^b1] μὲν ἐν κινήσει πολλῆι διὰ πάθος
ἡ δὲ ἡλικίαν οὖσιν οὐ γίνεται[^b2]ται, καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ
ρέον ἐμπιπτούσης τῆς κι-^b3]νήσεως καὶ τῆς σφραγίδος·
τοῖς δὲ διὰ τὸ ψήχεσθαι, κα-^b4]θάπερ τὰ παλαιὰ τῶν
οἰκοδομημάτων, καὶ διὰ σκληρό-^b5]τητα τοῦ δεχομένου τὸ
πάθος οὐκ ἐγγίνεται οὐ τύπος. διόπερ [^b6] οἱ τε σφόδρα νέοι
καὶ οἱ γέροντες ἀμνήμονές εἰσιν· ρέουσι [^b7] γάρ οἱ μὲν διὰ
τὴν αὔξησιν, οἱ δὲ διὰ τὴν φθίσιν. ὅμοιώς [^b8] δὲ καὶ οἱ λίαν
ταχεῖς ἡ βραδεῖς οὐδέτεροι φαίνονται μνήμονες· οἱ μὲν
γάρ εἰσιν ύγροτέροι τοῦ δέοντος, οἱ δὲ [^b10] σκληρότεροι·
τοῖς μὲν οὖν οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυ-^b11]χῇ, τῶν
δὲ οὐχ ἄπτεται.

**9-10 οὐ γίνεται β(Β^eΡΓ2) : οὐ γίνεται μνήμη α || 3
ψήχεσθαι C^cMiΡΞΝΥβVΗ^cW^m Mich^b Iac Guil ||
8 ἡ β(Β^eP) : καὶ γC^cMi : καὶ οἱ λίαν E || 10 οὐχ om. E¹ || 11
ἄπτεται] ἄπταται B^e**

À l'exception de sa toute première phrase et des deux définitions qu'elle renferme, cette section chez Stobée correspond de très près au texte d'Aristote que nous connaissons par les manuscrits byzantins, au point que l'on puisse dresser l'inventaire des différences. (1) Un certain nombre d'écartst tiennent au procédé de *S*. Comme il rédige son abrégé au discours indirect, il tend à imposer au texte des propositions infinitives de bout en bout. Effectuant des sauts de puce au sein du traité selon son bon vouloir, il ne respecte pas non plus le jeu des particules au sein du texte d'Aristote. Des

retouches de cette nature sont à attendre lorsque l'on prélève des morceaux de texte, qui plus est lorsque cela se fait sans doute en partie de mémoire. (2) Dans la section correspondant à 450^a27–32, *S* semble ne pas se soucier particulièrement de respecter la lettre d'Aristote et se préoccuper surtout de retranscrire son contenu de manière claire et directe. Il reste cependant assez proche du texte aristotélicien, comme le montre la reprise de la comparaison avec une représentation ($οἶον \zetaωγράφημά τι$, ^a30–31), ou avec l'empreinte d'un sceau (^a31–32). Cette distance par rapport au texte de référence révèle quelque chose des préoccupations philosophiques de *S* lorsqu'il lit le traité : il ne s'intéresse guère à l'aporie technique à laquelle ce passage du texte appartient, qui concerne la manière dont la mémoire implique la présence d'une chose absente, et préfère le mettre à contribution pour fournir des éléments permettant de distinguer la mémoire de la φαντασία. Pour autant, la manière dont il explique brièvement ce en quoi la seconde consiste interroge, car on ne trouve pas d'écho à cette formulation dans le texte d'Aristote. (3) C'est reste des divergences du texte de *S* par rapport à ceux des manuscrits byzantins qui est le plus révélateur de sa source. L'enjeu est de déterminer dans quelle mesure on peut se servir des extraits de *S* pour reconstituer son exemplaire d'Aristote, et quelle place celui-ci occuperait alors au sein de la transmission. Dans le cas du traité *Mem.*, il s'agit potentiellement du plus ancien témoignage que nous ayons encore⁸⁰. Il convient donc d'énumérer toutes les différences pertinentes.

- 449^b7–8 : *S* semble avoir lu μνημονικοί τε καὶ ἀναμνηστικοί, si l'on rétablit le nominatif. Les éditions courantes d'Aristote donnent toutes μνημονικοὶ καὶ ἀναμνηστικοὶ, et l'on pourrait se dire qu'il s'agit d'une erreur assez facile, n'était-ce le fait que la leçon putative de l'exemplaire de *S* correspond exactement à celle du manuscrit **P**. Or **P** est ici le seul témoin potentiel de la branche β . Il y a donc deux possibilités : soit il s'agit d'une légère corruption qui est survenue indépendamment du côté de *S* et du côté de **P**, soit il s'agit d'un indice du fait que l'exemplaire de *S* est, comme **P**, à rattacher à β .
- 449^b7 : On lit l'infinitif ὑπάρχειν après μὲν chez Stobée. Il n'y a pas de moyen sûr de déterminer s'il s'agit d'une insertion délibérée de la part de *S* face à une proposition sans verbe apparent, de la leçon de son exemplaire d'Aristote, ou d'autre chose encore.

⁸⁰ On ne connaît autrement les leçons de β pour *PN1* que par **B**^e et **P**, confectionnés au cours des XV^e et du XIV^e siècles, ainsi que par la révision de Guillaume de Moerbeke (XIII^e), tandis que l'activité de Stobée est nécessairement antérieure au IX^e siècle. Une éventuelle influence de la transmission d'Aristote vers celle de Stobée (ou l'inverse, un peu moins plausible) diminuerait grandement l'intérêt d'un tel témoignage, mais rien ne vient ici suggérer que quiconque se soit donné la peine, au sein de l'océan d'extraits que compte l'*Anthologie*, de se livrer au jeu des comparaisons pour une sélection aussi brève. On gardera tout de même à l'esprit le fait que le texte de Stobée a pu subir des accidents au cours de sa transmission.

- 450^b1–2 : *S* ne lit pas μνήμη après où γίγνεται, il aurait sinon écrit l'accusatif μνήμην après où γίνεσθαι dans son texte. C'est l'indice le plus important concernant la position stemmatique de son exemplaire, car cette insertion de μνήμη est une faute séparative de la branche ***α*** dont l'exemplaire de *S*, avec la branche ***β***, a donc été préservé.
- 450^b2 : *S* ne semble pas lire la particule ἀν présente dans tous les manuscrits indépendants (sauf N, qui lui en substitue une autre). C'est probablement une négligence de sa part ou d'un copiste.
- 450^b3 : On lit chez Stobée l'infinitif ψύχεσθαι. Les éditions modernes d'Aristote donnent tous un verbe différent, à une lettre près, ψύχεσθαι, leçon qui est supérieure du point de vue du sens. Il suffit néanmoins d'un bref regard en direction de l'apparat critique pour constater que cette corruption est extrêmement fréquente et qu'elle est survenue indépendamment dans un assez grand nombre de manuscrits (par exemple, Pachymère la commet lorsqu'il rédige Y alors que son antigraphhe, E, a la leçon correcte). Il est tout à fait envisageable que l'exemplaire de *S* ait été affectée de cette même faute ou même que *S* l'ait commise en recopiant son texte.
- 450^b4 : On lit chez Stobée le mot καὶ après καθάπερ, ce qui ne se retrouve dans aucun manuscrit indépendant. Il est à nouveau fort difficile de se prononcer au sujet de l'origine de cette divergence. Le texte fonctionne très bien sans ce mot, ce qui est un argument en faveur de son authenticité, mais il n'est pas impossible qu'il ait été inséré, presque mécaniquement, pour renforcer la comparaison.
- 450^b5 : On lit chez Stobée la particule δέ après διὰ σκληρότητα, ce qui est à nouveau inédit au sein de la transmission. Il est toujours difficile de déterminer l'origine exacte de cette leçon, mais l'on peut en revanche, sans trop s'avancer, la déclarer incorrecte. Aristote est en train de donner deux causes très différentes de l'absence de mémoire : ce sont la trop grande mobilité et la trop grande rigidité de ce qui doit recevoir l'empreinte, dont la distinction est mise en valeur par le balancement entre μέν (^b1) et δέ (^b3). La seconde cause est présentée comme une rigidité (διὰ τὸ ψύχεσθαι) puis comme une sécheresse (διὰ σκληρότητα). Chez Stobée, la particule est répétée au moment de cette seconde caractérisation. Il y a pourtant déjà une occurrence de la particule et sa duplication ne correspond pas à l'une des situations où cela serait acceptable⁸¹.
- 450^b5 : On lit ἐγγίγνεται ὁ τύπος dans les manuscrits indépendants et γίνεσθαι τοὺς τύπους chez Stobée. Le petit écart est probablement induit par le procédé de citation.
- 450^b6 : Les manuscrits indépendants donnent le verbe ῥέουσι alors que l'on lit ὑπορρέειν chez Stobée. Le verbe ὑπορρέω ne se rencontre pas chez Aristote (sauf

⁸¹ Voir Denniston (1954), pp. 183–185.

dans un texte inauthentique : *Mir.* 834^a21), bien qu'il soit attesté dans la langue classique. C'est donc probablement une innovation du côté de *S*.

- 450^b7 10–11 : *S* ne semble pas respecter la manière dont Aristote construit ses oppositions. En ^b7, οἱ μὲν ... οἱ δὲ ... chez Aristote devient τῶν μὲν ... τῶν δὲ ... chez Stobée ; en ^b10, τοῖς μὲν οὖν ..., qui va de pair avec τῶν δέ ... (^b11), se transforme en παρ' ὁ καὶ τῶν μὲν Au vu du fait que le même phénomène se produit dans un intervalle aussi bref, il semble préférable de supposer que l'écart est imputable à *S*, qui se met à paraphraser légèrement son texte de référence.
- 450^b8 *S* introduit la préposition διὰ avant τοὺς λίαν. C'est une faute de sa part, résultant du fait qu'il n'a pas suffisamment mesuré la progression du moment où Aristote introduit les causes de l'absence de mémoire (avec cette préposition : διὰ πάθος, διὰ σκληρότητα, etc.) à celui où, après διόπερ (^b5), il identifie les individus qui, en vertu de ces causes, présentent cette propriété.
- 450^b8 On lit ταχεῖς ἡ βραδεῖς chez Stobée, là où les éditions modernes d'Aristote donnent ταχεῖς καὶ βραδεῖς, ou quelque chose de ce genre. Pour autant, la leçon avec ἡ est bien attestée dans la transmission manuscrite, c'est celle de la branche *β*, qui se retrouve encore une fois en accord avec *S*.
- 450^b11 : On trouve τὸ παράπαν après ἄπτεσθαι chez Stobée, ce qui est sans équivalent dans les manuscrits. Il est probable qu'il s'agisse d'une amplification de la part de *S*, mais on ne peut exclure que ces mots supplémentaires remontent à son exemplaire.

Que conclure de tout cela ? Il y a un certain nombre de cas où il paraît assez clair que les écarts entre les citations issues de *S* et le texte transmis sont imputables à de petites inexactitudes de la part du premier. Il y a quelques cas (449^b7, 450^b4, 450^b11) où l'on peut raisonnablement se demander si Stobée ne préserve pas un texte différent du nôtre, mais les différences sont bien minces. Surtout, il y a deux ou trois cas (449^b7–8, 450^b1–2, 450^b8) où *S* rejoint la branche *β* en étant préservé au moins une fois d'une faute importante ayant affecté *α*. De tels cas d'accord sont extrêmement intrigants. Certes, il ne s'agit pas toujours de fautes séparatives et l'on ne peut donc pas trancher si c'est parce que *S* lit un exemplaire apparenté à *β* ou si c'est parce qu'il a accès à une tradition complètement indépendante de nos manuscrits. Le principe d'économie invite toutefois à privilégier la première hypothèse, d'autant plus que le reste des divergences entre le texte de Stobée et la transmission manuscrite ne fournit pas d'autre cas où son exemplaire aurait été préservé de fautes claires présentes dans notre texte d'Aristote. On notera de ce point de vue qu'une interaction entre ces extraits chez Stobée et l'un des exemplaires, perdu ou conservé, au sein du *stemma* d'Aristote semble très improbable : il y a plusieurs fautes chez Stobée qui ne se retrouvent nulle part, elles n'ont donc donné lieu ni à une contamination de nos manuscrits, ni à une correction du texte de Stobée à partir de ceux-ci. L'apport majeur du témoignage de Stobée est ainsi le fait qu'il nous certifie l'antiquité de certaines leçons de *β*. C'est une conclusion que l'on pouvait déjà légitimement tirer de l'indépendance de cette branche et de la datation très

ancienne de *a*, dont certaines des fautes sont déjà présentes dans l'exemplaire d'Alexandre d'Aphrodise quant au traité *Sens.*, mais il est toujours appréciable de disposer d'un témoignage positif en ce sens, surtout quand les autres témoins de cette branche sont beaucoup plus jeunes.

Peut-on se faire une idée de la manière dont *S* aborde le traité *Mem.*? Il serait souhaitable de pouvoir glaner quelques éléments d'information au sujet de son exemplaire, s'il est la seule attestation de leçons qui ne resurgissent qu'un demi-millénaire plus tard. Il n'y a malheureusement que très peu d'indices à ce sujet, ce qui n'est guère étonnant étant donné l'approche de Stobée. L'intitulé de la section, Ἀριστοτέλους Περὶ μνήμης, pourrait nous préserver le titre du traité *Mem.* dans son exemplaire. Ce serait intéressant si le traité devait avoir eu pour titre Περὶ μνήμης, car ce n'est pas le titre usuel : il ne correspond ni aux titres que l'on trouve dans les manuscrits, ni à celui que nous transmet le catalogue de Ptolémée et un certain nombre de sources antiques. C'est néanmoins une manière très courante de se référer à ce traité chez les commentateurs et l'on doit aussi faire l'observation évidente que c'est l'intitulé global du chapitre chez Stobée. Si l'on ajoute à cela le fait que ce titre est absent de l'un des manuscrits de Stobée (*Bruxell.* 11360–63), il apparaît assez douteux que cette dénomination remonte à l'exemplaire de *S*. Un argument supplémentaire est le fait que l'intitulé n'emploie pas la préposition ἐκ (ce qui donnerait Ἀριστοτέλους ἐκ τοῦ Περὶ μνήμης) que Stobée emploie normalement pour indiquer le titre de sa source : il est donc très probable que cet intitulé ait pour seul rôle d'indiquer que ce qui suit est le traitement du sujet de la mémoire par Aristote.

Il reste à examiner les éléments de cette page de Stobée qui ne peuvent pas être directement issus de la lecture du traité d'Aristote. Ils sont au nombre de deux : la définition initiale de la mémoire et celle de la φαντασία lors de sa distinction de la mémoire. Je commence par le second. Aristote ne fournit pas vraiment de caractérisation positive de la notion de φαντασία dans *Mem.* (même s'il en touche bien un mot vers 449^b30–450^a14, où il est affirmé que l'on ne peut pas penser sans φαντάσμα et que la φαντασία est une affection de la sensation commune). Peut-on parvenir de là à ce que l'on lit chez Stobée, à savoir que la φαντασία est un mouvement qui requiert l'actualité de la sensation ou de la pensée (κίνησίς ἔστιν αἰσθήσεως ἐνεργούσης ἢ διανοίας)? Je ne le pense pas, et, quand bien même, cela serait un dépassement de fonction notable de la part de *S*, qui se borne autrement à sélectionner des passages du traité pour les recopier au discours indirect. La formule du texte de *S* fait en effet intervenir la notion de mouvement (κίνησις) comme genre de la φαντασία. Or l'on ne trouve aucune affirmation en ce sens dans *Mem.* (tout au plus la φαντασία est-elle associée à la perception du mouvement en 450^a10), alors que c'est un élément central du traitement de cette notion en *An.* III.3. Par conséquent, il doit y avoir derrière cette phrase chez Stobée une source érudite, suffisamment familière d'Aristote pour relier les quelques allusions faites en direction de la φαντασία dans *Mem.* 1 à son traitement plus développé dans *An.* III.3.

La première phrase du texte de *S* le montre préoccupé par la question de la différence entre μνήμη et ἀνάμνησις. C'est en effet l'une des questions que pose Aristote

à l'ouverture du traité, qui ne fait cependant intervenir la question de la réminiscence que dans un second temps (449^{b6}). On a là un indice du fait que *S* est informé de la structure globale du traité aristotélicien, qui s'occupe de l'une puis de l'autre. C'est ce double objet du traité qui est exprimé par le titre usuel, Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως, dont il a peut-être connaissance. *S* commence donc par fournir une brève présentation de ce que sont la mémoire et la réminiscence pour Aristote. La clause relative à la mémoire rappelle l'espèce de définition par laquelle se termine *Mem.* 1 : τί μὲν οὖν ἔστι μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν, εἴρηται, ὅτι φαντάσματος, ὡς εἰκόνος οὗ φάντασμα, ἔξις (451^a14–16). La différence cruciale est le fait qu'elle substitue au terme *d'έξις* chez Aristote celui de *κατοχή* qui ne fait absolument pas partie du vocabulaire du *Stagirite*⁸². Quant à la caractérisation de la réminiscence, elle repose entièrement sur le terme *ἀναπόλησις*, qui, lui non plus, n'apparaît jamais chez Aristote, et encore moins dans *Mem.* Ce lexique est néanmoins associé au sujet de la remémoration par Platon (*Phédon*, 34b)⁸³. Dans les deux cas, il est donc clair que *S* ne tire pas ces expressions de sa lecture du texte d'Aristote.

D'où viennent-elles alors ? Il n'y a pas à chercher très loin dans Stobée pour se faire une idée de ses sources à cet endroit. Le chapitre consacré à la mémoire de l'*Anthologie* compile en effet (1) un extrait du traité consacré aux puissances de l'âme de Porphyre, (2) une phrase du *Cratyle*, (3) le traité d'Aristote, (4) un très court extrait de la deuxième *Lettre platonicienne*, (5) l'extrait du *Phédon* relatif à la différence entre mémoire et réminiscence (34a–34c) où figure précisément la phrase qui associe *ἀναμνήσκεσθαι* et *ἀναπολεῖν*, (6) un très court passage du *De anima* de Jamblique. Le fragment de Jamblique s'achève par une formule très proche quant à la caractérisation de la mémoire (ἢ μνήμη κατοχὴ οὕσα φαντάσματος). On la retrouve également dans la première section, celle consacrée à Porphyre, où elle est présentée comme la définition par Aristote de la mémoire : c'est en fait une reprise quasi-littérale du traité *Mem.* 451^a14–16, à ceci près que le terme *κατοχή* chasse celui *d'έξις* (... μνήμη, ἢν ἀφορίζεται Ἀριστοτέλης κατοχὴν φαντάσματος, ὡς εἰκόνος, οὗ φάντασμα εἰκόνων). La première phrase de la section aristotélicienne du chapitre de l'*Anthologie* a donc manifestement un pedigree néo-platonicien. On ne sera pas surpris de constater que ses éléments semblent remonter directement à Plotin : celui-ci associe régulièrement *μνήμη* et *κατοχή*, bien que ce soit dans des tournures elliptiques qui déconcertent souvent les interprètes⁸⁴ et il fait également usage du

82 Le terme ne se rencontre que dans les *Probl.*, 936^{b9}, sans lien avec la mémoire. Il n'est en fait qu'à peine attesté dans la langue classique (sa seule occurrence sûre est chez Hérodote, V.35, 18), il semble être employé surtout à partir de la période hellénistique. L'adjectif *κάτοχος* est en revanche très bien attesté dès le V^e siècle.

83 Il apparaît aussi dans une scholie du *corpus recentius*, cf. *supra*.

84 4.3.29, 24 (τὴν μνήμην καὶ κατοχὴν) ; 4.6.1, 3 (οὐδὲ τὰς μνήμας πάντως τε καὶ ἀκολούθως ἐροῦμεν κατοχὰς μαθημάτων καὶ αἰσθήσεων εἶναι τοῦ τύπου μείναντος ἐν τῇ ψυχῇ) ; 4.6.3, 57 (τῶν αἰσθήσεων τυπώσεων οὐκ οὐσῶν, πῶς οἶόν τε τὰς μνήμας κατοχὰς τῶν οὐκ ἐντεθέντων οὐδὲ τὴν ἀρχὴν εἶναι;).

terme ἀναπόλησις dans des contextes voisins⁸⁵. Taormina (2011) signale également que l'association de μνήμη et κατοχή se retrouve dans deux textes du premier siècle de notre ère, le *Compendium de théologique grecque* de Lucius Annaeus Cornutus (14, 3–7 Lang), d'inspiration stoïcienne⁸⁶, et dans les *Définitions médicales* attribuées à Galien (IX, 381, 5 Kühner). Cela rend à ses yeux plausible l'hypothèse de Hense, qui se demande dans son apparat à ce passage de Stobée si sa source ne se trouverait pas du côté d'Arius Didyme, ce dont je doute fortement. C'est à mon avis moins cette association qui est intéressante que le fait qu'elle ait conduit au remplacement d'ἔξις par κατοχή au sein du cercle de Plotin. On peut en partie s'autoriser d'un passage des *Top.* pour ce faire, où la définition de la mémoire comme ἔξιν καθεκτικὴν ὑπολήψεως est envisagée (IV.5, 125^b18). Le principal résultat de cette opération est néanmoins l'élimination du terme ἔξις. Celle-ci présente un avantage de taille : tout lecteur d'Aristote, y compris la plupart des interprètes contemporains, garde en effet à l'esprit l'usage de ce terme dans les *Catégories* et les *Éthiques*. Or ce n'est pas le sens dispositionnel du terme qui convient pour cette formule du traité *Mem.*, qui a pour seule fin de décrire la mémoire en acte comme une sorte de possession⁸⁷. Ce parasitage lexical devait être encore plus gênant lorsque l'ambiance philosophique est plutôt stoïcienne, car la notion d'ἔξις est également massivement investie par cette école. Il me semble donc que la substitution du terme κατοχή permet de lever les incertitudes entourant la notion beaucoup trop chargée d'ἔξις. Le terme n'est certes pas aristotélicien, mais il exprime aussi l'idée de possession et pouvait donc paraître restituer de manière avantageuse l'esprit de la définition aristotélicienne de la mémoire. Il est en tout cas certain, quelle qu'en soit la raison, que c'est ce que fait Porphyre, qui réécrit ainsi la phrase du traité. Est-ce une innovation de sa part ou emprunte-t-il ce procédé à une autre figure ? Je n'en ai aucune idée. Tout ce que l'on peut en déduire est (a) que Stobée ne lit pas un simple exemplaire du traité *Mem.* d'Aristote, il s'agit soit d'une édition annotée ou commentée, ou, plus plausiblement peut-être, d'un résumé antérieur du traité, faisant possiblement partie de la même liasse que celle dans laquelle il trouve Porphyre et Jamblique, et (b) que ce travail sur le texte d'Aristote a probablement été opéré par les premiers membres de l'école néo-platonicienne : *S* pourrait donc, si l'on s'autorise à spéculer de la sorte, correspondre à un membre de l'école, au sein de laquelle aurait en ce cas circulé un représentant très ancien de la branche *β*.

⁸⁵ Voir 4.3.27, 20 ; 4.6.3, 59 ; et surtout 2.9.12, 7, où il est directement accolé à ἀνάμνησις.

⁸⁶ Festugière (1953), p. 197 n. 2, rassemblant les fragments du *De anima* de Jamblique, signale également la définition de la μνήμη comme θησαυρισμὸς οὖσα φαντασιῶν que Sextus Empiricus (*AM* VII, 373) attribue à l'école stoïcienne et dont le contexte suggère qu'elle remonte aux premiers temps de l'école (von Arnim [1903], p. 19, l. 16).

⁸⁷ Voir sur ce point Lorenz (2006), p. 159.

4.5 Les traductions latines de Guillaume de Moerbeke et leurs révisions

Le projet *Aristoteles latinus* n'a malheureusement pas encore donné lieu à une édition critique de la *translatio nova* de *PN1*. La situation est néanmoins bien meilleure dans le cas des traités *Sens.* et *Mem.* que dans le cas des traités du sommeil. La révision par Guillaume de Moerbeke de la traduction latine antérieure des deux premiers traités de *PN1*, rédigée, pour sa première version au moins, au cours des années 1260⁸⁸, a en effet été étudiée de manière approfondie dans le cadre des travaux de la Commission Léonine par R.-A. Gauthier. On peut ainsi en consulter au sein de l'édition du commentaire de Thomas d'Aquin aux traités *Sens.* et *Mem.* une édition dotée d'un riche appareil critique⁸⁹. On ne sera pas surpris d'y apprendre que l'on retrouve, encore une fois, au sein de la transmission manuscrite des traces assez nombreuses de révisions par Guillaume de sa propre traduction, qui est elle-même une révision de la *vetus*⁹⁰.

La structure de la transmission manuscrite de la traduction de Guillaume de Moerbeke est dans l'ensemble fort semblable à celle dégagée par De Leemans (2011a) dans le cas de la traduction du traité *Mot. An.*, en ce que l'on distingue assez clairement au sein des manuscrits une recension parisienne (*Np*) et une recension italienne (*Ni*). En revanche, dans le cas des traités *Sens.* et du traité *Mem.*, comme dans celui du traité *An.*, la dernière version révisée de la *nova* n'est connue que par le manuscrit de Ravenne (*Bibl. Communalis Classensis* 458, A.L.² 1536, *Rä*)⁹¹ et ses descendants. Or cette version révisée de la traduction ne correspond pas au texte que lit Thomas d'Aquin et que s'efforce donc de reconstituer Gauthier. Fort heureusement, celui-ci indique néanmoins ces révisions dans l'appareil critique par le sigle *Nr*.

À partir de cette édition, on peut montrer que Guillaume de Moerbeke révise le texte de la *translatio vetus* de *PN1* en employant au moins deux exemplaires grecs,

⁸⁸ On sait que Guillaume de Moerbeke commence son activité de traduction à peu près en 1260 (voir Vanhamel [1989], p. 309), et que Thomas d'Aquin rédige vraisemblablement son commentaire aux traités *Sens.* et *Mem.* (qui se fonde sur la traduction de Guillaume) dans la foulée de celui au traité *An.*, à cheval entre Rome et Paris, vers 1268–1269 (Torrell [2015], pp. 251–252), le travail de Guillaume qui porte sur *PN1* doit donc avoir lieu au sein de cet intervalle. Gauthier (1985), pp. 88*–94*, considère par ailleurs que sa traduction du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au traité *Sens.* a probablement été commencée en Grèce au cours de l'année 1260.

⁸⁹ Voir Gauthier (1985), en particulier le chapitre III consacré à la *nova*, pp. 43*–80*.

⁹⁰ Gauthier soutient cependant que les deux versions de la traduction qu'il distingue sont contemporaines, suivant en cela les résultats de son étude parallèle de la traduction du traité *An.* (voir Gauthier [1984]). Wielockx (1987) a montré peu de temps après qu'il ne s'agit dans ce cas pas de deux versions simultanées et concurrentes, mais d'une révision par Guillaume de Moerbeke de sa propre traduction, et l'on ne peut qu'étendre ce résultat aux traités *Sens.* et *Mem.*, comme le fait Brams (2003b), p. 119.

⁹¹ Ce manuscrit a également été identifié comme préservant l'ultime révision par Guillaume de son travail dans le cas des traités *Gener. Corr.*, *Mete.* et *Mot. An.* : voir Judycka (1989), Vuillemin-Diem (2008) et De Leemans (2011a).

l'un appartenant à la famille γ , l'autre à β ⁹². Il apparaît de surcroît que la recension de Ravenne, lorsqu'elle se distingue des versions précédentes, s'en sépare souvent pour rejoindre une leçon de β . Il semble ainsi que, au fur et à mesure de l'avancée de son travail, Guillaume s'est de plus en plus tourné vers son exemplaire appartenant à cette famille. Cette situation est en tout point comparable à celle de sa traduction du traité *Mot. An.* : plus Guillaume révise son texte, plus celui-ci converge vers son modèle β . Sa révision révisée devient un témoin textuel précieux au vu de la rareté des sources dont l'on dispose aujourd'hui pour reconstituer le texte du *deperditus* β . Il est possible qu'elle ait, au moins en un endroit, préservé la leçon originelle de la branche contre les deux seuls autres témoins dont nous disposons, les manuscrits B^e et P . En ce qui concerne l'exemplaire appartenant à γ employé par Guillaume, il n'est pas encore possible, faute d'une étude suffisamment poussée des différentes versions de sa traduction, de le situer avec précision au sein de cette famille. Il y a de prime abord deux hypothèses possibles. La première serait qu'il s'agisse du même exemplaire que celui employé pour *PN2*, dont l'on peut établir qu'il appartient à λ , mais cela ne semble pas se vérifier dans le cas de *PN1*. En outre, les procédés de traduction de Guillaume changent quelque peu entre son travail sur *PN1* et sur *PN2*, ce qui invite à penser qu'ils sont assez éloignés dans le temps, et en particulier que sa traduction de *PN2* est bien antérieure à celle portant sur *PN1*. Il est par conséquent tout à fait possible d'envisager que Guillaume n'ait plus accès au même manuscrit lorsqu'il passe de *PN2* à *PN1*, on peut aussi supposer que le manuscrit en question ne contenait que *PN2*. La seconde hypothèse serait de considérer qu'il s'agit du même exemplaire que celui au fondement de sa traduction du traité *Mot. An.*, désigné par le sigle $\Gamma 1$ chez De Leemans (2011a). D'après Isépy (2016), cet exemplaire $\Gamma 1$ est indépendant à l'égard des autres manuscrits connus de la famille γ et pourrait même correspondre à la partie perdue du *Vind. 100* (J).

Dans le cas des traités du sommeil, la seule édition disponible de la *translatio nova* est celle, assez ancienne, que l'on doit à Drossaart Lulofs, qui l'a publiée en la joignant

92 « Pour réviser la *vetus*, qui avait été faite sur un manuscrit grec de la famille a [= la zone du manuscrit E , en fait un manuscrit apparenté à la famille de C^f], Moerbeke semble avoir eu en mains deux manuscrits grecs, un manuscrit de la famille b [= γ ici] et un manuscrit proche du ms. indépendant P [= un manuscrit de β]. » Gauthier (1985), p. 85*. Gauthier considère cependant que les leçons de P sont aberrantes et déplore en conséquence la piètre qualité du texte à la disposition de Thomas d'Aquin. Bloch (2008a) se montre malheureusement moins précis sur ce point, p. 13 : « *The translatio nova of William of Moerbeke is based on the older translation with the additional use of some Greek manuscripts. William has inserted passages and words (in particular, *kai*) omitted in the *vetus*, retranslated particles, and generally polished the translation. In particular for the *De sensu* it is obvious (and interesting) that William had access to a manuscript very similar to the peculiar P ; this is less clear for the *De memoria*.* » Ses doutes quant à l'emploi d'un manuscrit de γ pour la révision de la traduction du traité *Mem.* sont en effet infondés, voir par exemple ci-dessous au sujet de 452^a26 ou 452^b3. Le diagnostic le plus exact se trouve en fait chez Donati (2009), pp. 517–519, qui combine ces deux sources avec d'autres informations et affirme, avec raison, que Guillaume emploie trois exemplaires : l'un de la *vetus*, un manuscrit grec appartenant à γ [selon les sigles de Bloch (2008a), c'est-à-dire à β] et un autre appartenant à β [= γ ici].

à la *vetus*⁹³. Malheureusement, la fondation textuelle de cette édition est pour le moins réduite, en ce qu'elle n'inclut que deux manuscrits, à l'âge certes respectable, à savoir *Vat. lat.* 2083 (A.L.² 1842) et *Brux. II* 2314 (A.L.¹ 174), tous deux datés du XIII^e siècle, ainsi que des éditions humanistes. Elle ne permet donc absolument pas de se faire une idée des différentes recensions que l'on peut penser que Guillaume disposait des mêmes manuscrits. Faisant donc l'hypothèse que la meilleure source pour reconstituer l'exemplaire grec β employé par Guillaume dans le cas des traités du sommeil est toujours la recension de Ravenne, j'ai collationné le témoin le plus facilement accessible de celle-ci, à savoir *Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin. 8* (A.L.² 1369, *Sw*), manuscrit qui est une copie de l'état final corrigé du manuscrit *Rä*. Cela permet d'observer de nouveau dans le cas des traités du sommeil que Guillaume emploie au moins un modèle de la branche γ et un autre de la branche β , et que la recension de Ravenne incorpore de nouvelles leçons issues de β .

Révisions apportées à la *vetus* exhibant le recours par Guillaume à des exemplaires grecs

Sens.

- 437^b1–2 *leve. apparet autem Guil* (λεῖον. φαίνεται δὲ τοῦτο $\beta\epsilon$) : *leve apparet. apparet autem vetus* (λεῖον φαίνεται. φαίνεται δὲ τοῦτο **vulg.**)
- 437^b30 *lumen autem extra Guil* (φῶς δ' ἔξω γ : πῦρ δ' ἔξω $\beta\epsilon\text{c}Mi$) : om. *vetus*
- 438^b26 *et aut extendi Guil* (καὶ ἡ ἀποτείνεσθαι $\beta\epsilon$) : *et extendi vetus* (καὶ ἀποτείνεσθαι **vulg.**)
- 438^b8 *necessē igitur Guil* (ἀνάγκη ἄρα $\beta\epsilon$) : *et necessē vetus* (καὶ ἀνάγκη **vulg.**)
- 439^b28 *quod quidem erit utique aliquid Guil* (ὅτι μὲν εἴη ἂν τι $\beta\epsilon$) : *quoniam quidem sit omnino vetus* (ὅτι μὲν εἴη πάντι $\text{EC}^cMi\lambda$)
- 439^b10 *huius utique extremitas aliqua erit Guil* (τούτου ἀν πέρας τι εἴη β) : *et hoc utique in extremitate erit vetus* (τούτου ἀν ἐν πέρατι εἴη α)
- 439^b13 *aliquis color Guil* (τι χρῶμα β) : *color vetus* (χρῶμα α)
- 439^b33 *hii autem delectabilissimi colorum esse uidentur Guil* (ταῦτα δ' ἡδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα β) : *delectabilissime colorum esse uidentur vetus* (τὰ ἡδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα γ : ἡδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα EC^cMi)
- 440^b13–14 *simul autem que Guil* (ἄμα δὲ τίς β) : *sed que vetus* (ἀλλ' ὅτι **vulg.**)
- 440^b25 *posteriori considerandum Guil* (ὕστερον ἐπισκεπτέον $\beta\epsilon$) : *postea dicimus vetus* (ὕστερον ἐροῦμεν **vulg.**)
- 441^a16–17 *et decoctos et ad omnia saporum genera Guil* (καὶ ἐψομένους καὶ εἰς πάντα τὰ γένη τῶν χυμῶν β) : *et decoctos ad omnia genera saporum vetus* (καὶ ἐψομένους εἰς πάντα τὰ γένη τῶν χυμῶν α)
- 441^a19 *sicut ex esca Guil* (ώς ἐκ τῆς τροφῆς β) : *sicut esca vetus* (ώς τροφῆς EC^cMi : ώς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς γ)
- 441^a21–22 *non a calidi solum virtute Guil* (οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον δυνάμεως β) : *non a calidi virtute vetus* (οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ δυνάμεως α)
- 442^a5 *eo quod leve quidem attrahat Guil* (τῷ τὸ κοῦφον ἔλκειν $\beta(P)$) : *leve quidem attrahit vetus* (τὸ κοῦφον ἔλκει α)

93 Voir Drossaart Lulofs (1943) et (1947).

446^a24 *sentit aliquis odorem Guil* (αἰσθάνεται τις τῆς ὄσμῆς β(Ρ)) : *sentit odorem vetus* (αἰσθάνεται τῆς ὄσμῆς α)

446^b15 *partibiles autem amborum motus Guil* (ἄλλως μεμερισται δ' ἀμφοτέρων β(Ρ)) : om. *vetus* (μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων Ε : μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων C^cMi : ἄλλ' ὅμως δ' ἀμφοτέρων γ)

447^b11 *unius autem simul Guil* (τοῦ δ' ἐνὸς ἄμα β?(Γ2), τοῦτο δὲ ἐνὸς ἄμα Ρ) : *nullius autem simul vetus* (οὐδενὸς ἄμα EC^c : τοῦ δ' ἐνὸς γ) (Guillaume pourrait préserver la leçon originelle de β, déjà corrompue dans P)

447^b19 *unus usus et motus unus Guil* (μία χρῆσις καὶ κίνησις μία β(Ρ)) : *unus est motus et coloratio vetus* (μία χρῆσις καὶ χρῶσις EC^c Mi : μία χρῆσις καὶ κίνησις γ)

448^a18 *quam que genere Guil* (ἢ τὰ τῶι γένει β(Ρ)) : *vel genere ipsa vetus* (ἢ τὰ τῶι γένει ταῦτα α)

449^b3–4 *primum considerandum de memoria et reminiscencia et sompno Guil* (πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν καὶ ὑπνου β(Ρ)) : *considerandum primum de memoria et memorari vetus* (πρῶτον σκεπτέον περὶ μνημονεύειν EC^c Mi : πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης γ)

Mem.

450^a13 *intellectui Guil* (τοῦ νοητικοῦ β(Ρ)) : *intellectus quidem Iac* (τοῦ νοῦ μὲν C^c Mi : τοῦ νοούμενου γ)

450^b8 *et multum veloces aut tardi Guil* (καὶ οἱ λίαν ταχεῖς ή βραδεῖς γ^c Mi) : *multum veloces et tardi Iac* (καὶ οἱ λίαν ταχεῖς καὶ οἱ λίαν βραδεῖς γ^c Mi)

452^a26 *si igitur non Guil^{NiP}* (έὰν οὐν μὴ γ) : *si igitur vetus Guil^{Nr}* (έὰν οὖν cett.)

452^b3 *et aliter aliter que Guil* (καὶ ἄλλως ἄλλως τε γ) : *aliter que Iac* (ἄλλως τε cett.)

452^b5 *dissimile quo scimus in illud Guil* (παρόμοιον ὡι ἰσμεν εἰς ἔκεινο β(Β*)) : *dissimile sicut quidem illud Iac* (παρόμοιον ὡς μέν εἰς δ' ἔκεινο EC^c Mi : παρόμοιον μέν εἰς δ' ἔκεινο γ)

Somn. Vig.

456^b26 *constant quidem igitur Guil* (ιστάμενον μὲν οὖν λ) : *cum stet igitur vetus* (ιστάμενον οὖν cett.)

457^a26 *propter amplitudinem venarum Guil* (δι' εὔροιαν τῶν πόρων β) : *propter facilem fluxum pororum vetus* (δι' εὔροιαν τῶν πόρων γ : δι' εὔροιαν τῶν φλέβων C^c Mi)

457^b30–31 *que equivalens huic pars Guil* (τὸ ἀνάλογον τούτῳ μόριον EC^c Mit) : *quod equivalens vetus* (τὸ ἀνάλογον cett.)

Insomn.

458^b5 *figura et motus et magnitudo Guil* (σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ κίνησις EC^c Mi) : *figura et magnitudo vetus* (σχῆμα καὶ μέγεθος βγ) (la correction a induit un déplacement par rapport au grec)

459^b21–22 *et a validis odoribus difficile odorantes similia Guil* (καὶ ἀπὸ τῶν ισχυρῶν ὄσμῶν δύσοσμοι τῶν ὁμοίων βEC^c Mi) : *et a validis odoribus non odorantes et in similibus vetus* (καὶ ἀπὸ τῶν ισχυρῶν ὄσμῶν δύσοσμοι καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων γ)

461^a10 *sepe quidem similes Guil* (πολλάκις μὲν ὁμοίας βδ) : *sepe quidem similiter vetus* (πολλάκις μὲν ὁμοίως cett.)

Div. Somn.

463^a4 *quando memoranti de aliquo Guil* (ὅταν μεμνημένωι περὶ τινος βγ) : *quando aliquo memoranti de aliquo vetus* (ὅταν μεμνημένωι τινὶ περὶ τινος EC^c Mi)

464^b16–17 *quid quidem igitur est sompnus et somnium Guil* (τί μὲν οὖν ἔστιν ὑπνος καὶ ἐνύπνιον γ) : *quid quidem igitur sompnus et quid somnium vetus* (τί μὲν οὖν ἔστιν ὑπνος καὶ τί ἐνύπνιον βEC^c Mi)

Relation privilégiée de la recension de Ravenne (Nr) à l'égard du texte de β

Sens.

439^a13 *hoc quidem actus, hoc uero potencia Guil^{Nr}* (τὸ μὲν ἐνέργεια, τὸ δὲ δύναμις β) : *hoc quidem actu hoc uero (autem Guil^{NiNp}) potencia Guil^{NiNp}* (τὸ μὲν ἐνέργεια, τὸ δὲ δύναμις α)

440^b6 *equis Guil^{Nr}* (πάποις β (B^eP)) : *equos vetus Guil^{NiNp}* (πάπους *cett.*) (la leçon de β reflétée dans Nr est pourtant clairement fautive)

443^a26 *tanquam utraque hec Guil^{Nr}* (οἱ δ' ὡς ἄμφω ταῦτα β (P)) : *hii autem utraque hec vetus Guil^{NiNp}* (οἱ δὲ καὶ ἄμφω ταῦτα λ : οἱ δ' ἄμφω ταῦτα α)

444^b18–20 *illorum autem si nullum quidem respirat, senciunt tamen autem ne sit aliquis Guil^{Nr}* (ἐκείνων δ' εἰ μή ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν, αἰσθάνεται δὲ τις ἡ παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἔτέρᾳ β(περὶ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἔτέρᾳ P)) : *illorum autem nullum respirat, senciunt tamen. Si non aliquis preter quinque sensus alias Guil^{NiNp}* (ἐκείνων δ' οὐδὲν ἀναπνεῖ, αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μή τις παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἔτέρᾳ α)

Mem.

451^a1 *eorum autem que in anima Guil^{Nr}* (τῶν δὲ ἐν τῇ ψυχῇ β (P)) : *in anima Guil^{NiNp}* (ἐν τῇ ψυχῇ γ : τὸ ἐν τῇ ψυχῇ EC^eMi)

Somn. Vig.

454^a13–14 *in habitibus vitam Guil^{Nr}* (ἐν τοῖς ἔχουσι ζωήν β (B^e)) : *in corporibus habitibus vitam Guil^{NiNp}* (ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωήν EC^eMi) : *in hiis que habent corpus vetus* (ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα γ)

455^b13 ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας deest β (B^eP), in ras. *Guil^{Nr}*

Insomn.

459^a4 & 5 *sicut vigilantes Guil^{Nr}* (ώσπερ ἐγρηγορότες β (B^eP)) : *sicut vigilanti Guil^{NiNp}* (ώσπερ ἐγρηγορότος *vulg.*) (la leçon de β reflétée dans Nr est pourtant clairement fautive)

Fautes de la *translatio nova* (ou de l'exemplaire de Guillaume)

Sens.

437^a28–29 *necesse erit semper ignem uidere oculum Guil* : *necesse est se videre oculum vetus* : ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ἔαυτὸν ὄρᾶν τὸν ὄφθαλμόν αὐτὸν ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ὄρᾶν τὸν ὄφθαλμόν **codd.** (glose πῦρ ?)

447^b26–27 *quia forte album et nigrum alterum quod proprium idem iudicabit Guil* : *quoniam equaliter et album et nigrum, aliud specie existens, ipse iudicabit vetus* : ὅτι Ἰσως τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν ἔτερον τῶι εἴδει ὃν ἡ αὐτὴ κρίνει **codd.** (corruption de τῶι εἴδει ὃν en τὸ ἤδιον)

Mem.

451^b27 *dico autem quomodo dicit Guil* : *dico autem vetus* : λέγει αὐτ λέγω δὲ **codd.** (combinaison de variantes ?)

452^b21 *ei quidem que GB BE similiter intelliget Guil* : *ipsum quidem BE similiter intelliget vetus* : τὴν μὲν BE ὄμοιώς νοεῖ *vulg.*

Somn. Vig.

453^b15 *utrum communicant omnia simul ambobus ipsis Guil* : *utrum communicant omnia ambobus ipsis vetus* : πότερον ἀπαντά κεκοινώηκεν ἀμφοτέρων *vulg.*

454^b16 *genera piscium omnium Guil* : *genera piscium omnia vetus* : τὰ τῶν ἰχθύων γένη πάντα *vulg.*

Insomn.

459^a11 *qualiter oportet Guil : quatenus vetus* : πῶς δὴ **vulg.** (corruption de δὴ en δεῖ)

460^a20 *et omnino magis in talibus Guil : et omnino vetus* : καὶ πάντῃ **codd.** (interpolation ?)

461^a3 *et parva simulacra Guil : et parva vetus* : καὶ τὰ μικρά **codd.** (glose)

Div. Somn.

463^a12 *arbitramur Guil : arbitrantur vetus* : οἱονται **codd.**

Aucune édition critique moderne de la traduction latine de Guillaume de Moerbeke n'est disponible en ce qui concerne *PN2*⁹⁴. De Leemans avait néanmoins débuté, peu avant son décès, une étude systématique de la transmission de sa traduction du traité *Long.* dont il a mis à disposition un texte provisoire établi par ses soins, sans apparat critique, au sein de l'*Aristoteles Latinus Database* dont j'ai tiré profit. Un autre fruit de son travail brutalement interrompu est un article paru en 2012⁹⁵ qui établit deux faits de première importance : la traduction de Guillaume de Moerbeke n'est pas une révision de la *translatio vetus* dans le cas du traité *Long.* (sans que l'on puisse exclure un recours ponctuel à celle-ci), mais une traduction originale datant probablement du début de sa période d'activité ; les témoins manuscrits du texte de la *translatio nova* se répartissent en deux groupes, l'un comprenant le nombre immense de copies produites en lien avec l'Université de Paris, l'autre un petit nombre de manuscrits qui est indépendant des précédents et qui porte les traces d'une révision ultérieure par Guillaume de son propre texte.

À partir des résultats préliminaires des investigations de De Leemans, il convient de chercher à établir un texte de travail de la *translatio nova* qui puisse permettre de se faire une idée, pour approximative qu'elle soit, de la situation de sa source grecque au sein de la transmission. Cette tâche est rendue urgente par l'importance que revêt l'exemplaire Γ2 de Guillaume au sein de la transmission conjointe de *PN1* (et du traité *Mot. An.*). Pour ce faire, sur la base du *stemma* joint par De Leemans à son édition de la traduction du traité *Mot. An.* par Guillaume de Moerbeke⁹⁶, lequel montre que le dernier état textuel de cette traduction (*GR*) est transmis essentiellement par les deux mêmes branches que celles qu'il identifie dans le cas de la traduction du traité *Long.*, j'ai sélectionné, parmi ceux les plus commodes d'accès, deux manuscrits de chaque branche transmettant tous l'intégralité des *PN* et *Mot. An.*, en faisant le pari, suggéré par les résultats préliminaires de De Leemans relatifs au traité *Long.*, de la continuité des relations entre ces manuscrits. Ont ainsi été collationnés par mes soins les manuscrits *Paris. lat. 6302* et *14717* (respectivement A.L.¹ 558 et 642), pour le premier groupe et, pour le second les manuscrits *Assise Bibl. Communalis 281* (A.L.² 1257) et *Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin. 8* (A.L.² 1369), ce dernier manuscrit étant toujours un apographe

⁹⁴ Dunne (2002) a toutefois publié un texte de travail de la traduction du traité *Long.*, mis en regard du commentaire de Pierre d'Auvergne.

⁹⁵ De Leemans (2012).

⁹⁶ De Leemans (2011a), p. CCXXIX.

du fameux manuscrit 458 de Ravenne, de manière à obtenir un premier aperçu aussi représentatif que possible du texte de la *translatio nova* de PN2.

Même si je ne peux donc prétendre avoir une vision aussi précise de la transmission du texte de la traduction de la séquence *Juv.-Resp.-VM* que De Leemans pour *Long.*, qui avait examiné pas moins de 154 manuscrits – ce sera, je l'espère, le travail d'un futur éditeur d'un volume XVI.2 de la série *Aristoteles latinus* –, l'étude de ces quatre manuscrits autorise à étendre les conclusions tirées par De Leemans de l'examen de la *translatio nova* du traité *Long.* au reste des traités de PN2. Tout d'abord, les arguments avancés par De Leemans à l'encontre de l'opinion reçue selon laquelle Guillaume de Moerbeke aurait, en ce cas comme dans d'autres, travaillé en corrigeant son exemplaire de la *translatio vetus*, peuvent être repris à peu près tels quels et étendus à PN2 dans son ensemble. Par exemple, lorsqu'il travaille à partir d'une traduction antérieure, Guillaume préserve en règle générale certains de ses choix terminologiques même si ce ne sont d'ordinaire pas les siens. Or cela ne se vérifie pas dans le cas de PN2 : la terminologie de Jacques de Venise pour la *vetus* n'apparaît pas dans le texte produit par Guillaume. Je compte ainsi, pour PN2 (moins *Long.*), une quarantaine d'emplois du terme *vero* chez Jacques pour traduire δέ, mot qui est pourtant toujours, sans exception, rendu par *autem* chez Guillaume. Par comparaison, dans sa révision de la *translatio vetus* du traité *Somn. Vig.* Guillaume laisse presque toujours subsister *vero* (de même que dans sa révision de la traduction antérieure du traité *Met.*⁹⁷). Il en va de même dans le cas du terme *amplius*, qui est employé sept fois par Jacques pour traduire ἔτι (en 467^b21, 471^a20 et 31, 471^b19, 472^b12, 477^a9, 479^b15), alors que Guillaume lui préfère dans chacun de ces cas *adhuc*. Or Guillaume recourt ailleurs à ces deux traductions et ne corrige que très ponctuellement *amplius* en *adhuc* lorsqu'il révise la traduction du traité *Met.*⁹⁸ Le mot grec ὥσπερ est presque toujours rendu par *sicut* chez Jacques (au moins quatorze fois : en 469^b2, 470^a4 et 20, 470^b24, 471^b13, 472^a2, 473^a5, 474^a7 et 15, 474^b14, 475^a10, 476^b26, 477^b29, 478^b33), mais le plus souvent pour ces mêmes passages par *quemadmodum* chez Guillaume (469^b3, 473^a5, 474^a7 et 15, 474^b14, 475^a10, 476^b26, 477^b29 et 478^b33 ; *sicut* en 470^a4 et 20, 470^b24, 471^b13, 472^a2), alors que Guillaume ne substitue jamais celui-ci à celui-là lorsqu'il révise la traduction du traité *Met.*⁹⁹ Je n'observe pas non plus de variantes dans la manière dont les manuscrits de la *translatio nova* s'écartent de la *vetus*, ce qui tend à montrer, tout du moins, que Guillaume ne s'est probablement pas contenté de consigner ses modifications dans les marges d'un manuscrit de la *vetus*, mais a écrit intégralement sa propre traduction sur un manuscrit. Enfin, j'ajouterais aux arguments de De Leemans le fait que la traduction de Guillaume n'inclut pas certains passages qui sont pourtant présents dans celle de Jacques (ὥσπερ ... καὶ τὸν τόπον en 469^b2–3 ;

97 Voir Vuillemin-Diem (1995), p. 366 (cité par De Leemans [2012], n. 80 p. 165).

98 Voir Vuillemin-Diem (1995), p. 380, et De Leemans (2012), p. 165.

99 Voir Vuillemin-Diem (1995), p. 428 (cité par De Leemans [2012], n. 83 p. 166, qui note que l'emploi de *quemadmodum* dans cette situation pourrait être caractéristique des premières traductions de Guillaume).

l'ajout que contiennent certains manuscrits, dont celui de Jacques, après παραλλάξ en 471^a11–12 ; οὐδὲ ... ἐστιν en 474^a26–28) : on peut certes supposer que Guillaume les a retirés en fonction du contenu de son manuscrit grec, mais cela suggère encore une fois un degré d'autonomie assez fort à l'égard de la *vetus*. Il est néanmoins très probable que Guillaume ait tout de même jeté de temps en temps un œil au texte de la *vetus*¹⁰⁰, même s'il n'en fait pas le même usage que lorsqu'il se contente de la réviser à la marge.

La seconde conclusion de De Leemans (2012) concernant *Long.* est également vérifiée, au moins en partie, quant au reste de *PN2*. Je ne peux évidemment pas à partir de la consultation de quatre manuscrits seulement inférer légitimement quoi que ce soit qui puisse valoir pour l'ensemble de la transmission. Néanmoins, on peut observer que les traités de *PN2* sont transmis en bloc dans les manuscrits latins comme dans les manuscrits grecs, si bien qu'il est extrêmement probable que la division en ces deux mêmes branches soit valide pour leur ensemble. Partant de cette hypothèse, je constate le même phénomène que celui relevé par De Leemans, à savoir la présence de variantes et de changements terminologiques entre les deux branches, l'une liée l'Université de Paris, l'autre représentée ici par les manuscrits d'Assise et de Florence signalés plus haut. Ainsi, pour δυνάμεις en 467^b17, on trouve *virtutes* dans les manuscrits parisiens et *potentias* dans les manuscrits italiens, comme dans la *vetus* ; pour τὸ πρῶτον προσενεγκαμένοις en 470^a24, on trouve *primo oblatis* dans les manuscrits parisiens et *primo inserentibus* dans le second groupe (alors que le participe προσενεγκαμένοις est reproduit tel quel dans la *vetus*) ; pour παραλλάξ en 471^a11–12, on trouve *permutatēm* dans les manuscrits parisiens et *vicissim* dans le second groupe (*commutabiliter* dans la *vetus*) ; σομφός est traduit parfois par *concaus* dans les manuscrits parisiens (en 470^b14 et 17) et partout par *inanis* dans le second groupe. De telles divergences semblent le produit de versions distinctes de la main du traducteur bien davantage que de corruptions depuis un même texte.

L'examen des fautes de la traduction de *PN2* par Guillaume de Moerbeke montre que celui-ci emploie principalement un exemplaire étroitement apparenté λ , mais qui doit probablement représenter un état textuel antérieur au *deperditus* λ que l'on peut reconstituer à partir des manuscrits grecs **X**, **L** et **H^a** parce que la traduction de Guillaume est préservée de certaines de leurs fautes communes. Je n'ai pas pu discerner de trace de l'emploi ultérieur d'un autre modèle appartenant à β comme c'est le cas pour *PN1*. On peut donc supposer, soit que le manuscrit β et le manuscrit γ (qui ne paraît pas si proche de λ) auxquels Guillaume recourt pour *PN1* et *Mot. An.* ne contenaient pas *PN2*, soit que Guillaume rédige sa traduction de *PN2* à une autre période que celle

¹⁰⁰ Voir De Leemans (2012), pp. 166–168. Argument supplémentaire : en 474^b19, διὰ ψύχους ὑπερβολήν est rendu par *per frigoris excellentiam* chez Jacques et par *propter frigoris excellentiam* chez Guillaume, alors que ce dernier traduit autrement toujours ὑπερβολή par *excessus*, en particulier en 477^b2 et 15, 478^a4, 479^a25.

de la rédaction de celles de *PN1* et de *Mot. An.* durant laquelle il ne dispose pas de ces manuscrits (et réciproquement concernant l'absence de traces d'un recours à un manuscrit de la famille λ dans le cas de *PN1* et *Mot. An.*). La suggestion émise par De Leemans (2012) selon laquelle la traduction du traité *Long.* daterait, du fait de singularités terminologiques, du début de la carrière de Guillaume, va d'ailleurs en ce sens.

PN2 : Relation de traduction de Guillaume de Moerbeke à l'égard de λ

Long.

466^a13–14 *que quidem maiora Guil* (τὰ μὲν μείζω γ) : *et sic maiora Iac* (τὰ μείζω cett.)

466^a15 *et enim et Guil* (καὶ γὰρ καὶ γ) : *et Iac* (καὶ γὰρ cett.)

466^b32 *primo digestivum Guil* (τὸ πρῶτον πεπτικὸν γ) : *primum digestivus et cuius est digestio Iac* (τὸ πρῶτον πεπτικὸν καὶ οὗ ἡ πέψις cett.)

467^a8 *et Guil* (καὶ γ) : *ex quo etiam Iac* (διὸ καὶ cett.)

467^b4 *de hoc Guil* (περὶ μὲν τούτου γ) : *περὶ μὲν τούτων cett.* : om. *Iac*

Juv.

467^b11 *nunc dicendum Guil* (νῦν λεκτέον λ) : *dicendum est nun Iac* (λεκτέον νῦν cett.)

468^a23 *multa enim animalia Guil* (πολλὰ γὰρ ζῷα λ) : *multa enim animalium Iac* (πολλὰ γὰρ τῶν ζώων **vulg.**)

469^a23 *causa in aliis dicta est seorsum Guil* (αἴτιον ἐν ἐτέροις εἰρηται χωρίς λ) : *causa horum in alteris dicta seorsum Iac* (αἴτιον τούτων ἐν ἐτέροις εἰρηται χωρίς cett.)

469^b9 *necessarium autem esse Guil* (ἀναγκαῖον δ' εἶναι λ) : *necessarium igitur Iac* (ἀναγκαῖον δὴ cett.).

Resp.

470^b6 *eius tamen gratia Guil* (τίνος μέντοι χάριν βγ) : *et propter hoc non Iac* (καὶ τοῦ χάριν οὐδὲν **Z¹VrMi**)

470^b28 *autem Guil* (δὲ λ) : *quidem igitur Iac* (μὲν οὖν cett.)

471^a15 *ora Guil* (τὰ στόματα γ) : *os Iac* (τὸ στόμα cett.)

471^b23 *quibus Guil* (τίσιν λ) : *in aliquo Iac* (τίνι cett.)

475^b30–31 καὶ καθεύδει ἥ ἐν τῷ ξηρῷ non vert. *Guil* (om. γ)

VM

479^b19 *quod respirationis Guil* (τὸ τῆς ἀνπνοῆς βγ) : *respiratio Iac* (ἀναπνοή **ZC^cMi**)

Fautes de la *translatio nova* (ou de sa source grecque)

Long.

465^b29 *erunt Guil* : **ἔστιν codd.**

466^a10 *ut palma et cypressus Guil* : οἶον ὁ φοῖνιξ **codd.** (interpolation)

466^b25 *aut sanguinem habentium Guil* : ἡ ἀναίμων **vulg.** (confusion de ἀναίμων et ἐναίμων)

467^a8 *deinde habent uiscositatem et frigiditatem Guil* : εἴτ' ἔχει λιπαρότητα καὶ γλισχρότητα **codd.** (confusion de γλισχρότητα et ψυχρότητα)

Juv.

468^b15 *sensum Guil* : κίνησιν **codd.** (confusion de κίνησιν et αἴσθησιν)

469^b2–3 ὥσπερ ... καὶ τὸν non vert. *Guil*

Resp.

473^a6 *respirationem* **Guil** : ἐκπνοήν **codd.**

473^b21 *ludens* **Guil** : πεσών **codd.** (réminiscence de παίζησι en 473^b17 ?)

474^a26–28 οὐδὲ ... ἔστιν non vert. **Guil** (saut du même au même)

474^b13 *collocauit* **Guil** : ἐμπεπύρευκεν **vulg.**

478^a30 *collocationem* **Guil** : ἐμπύρευσιν **vulg.**

VM

479^a14 *incisione* **Guil** : ἐπιτάσσεως **vulg.**

